

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN
PAIX-TRAVAIL-PATRIE

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON
PEACE-WORK-FATHERLAND

THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

HIGHER TEACHER' TRAINING
COLLEGE

DEPARTMENT OF FRENCH

L'IMPLICITE DANS « LES CONTES » DE VOLTAIRE :
CAS DE CANDIDE ET ZADIG

Mémoire présenté pour évaluation partielle en vue de l'obtention du Diplôme des Professeurs de l'Enseignement Secondaire Général deuxième grade (D.I.P.E.S. II)

Par :

Emmanuel KOUNGAYAP
Licencié ès lettres modernes françaises

Sous la direction de :
Gérard Marie NOUMSSI
Maître de Conférences

Année Académique 2015-2016

DÉDICACE

À mes parents Maman NKOUCHEMOUN et Papa MOUNCHILI

REMERCIEMENTS

Ce travail est le fruit des efforts collectifs. Que soient remerciés tous ceux qui ont contribué à sa réalisation. Qu'ils trouvent ici, la marque de notre reconnaissance.

Nous remercions très sincèrement le Professeur Gérard Marie NOUMSSI, notre Directeur, qui, en dépit de son programme surchargé, n'a pas cessé de ménager aucun effort pour la direction de ce travail à travers son sens de précision, sa rigueur, sans oublier la fourniture des documents appropriés à notre recherche.

Nos remerciements s'adressent à tous les enseignants du Département de français pour le savoir qu'ils nous ont donné depuis notre admission à l'ENS de Yaoundé.

Nos remerciements vont aussi à l'endroit de nos parents, notre tante Marie NGOUTANE, notre frère Emmanuel Basil, nos sœurs Annette, Lydie Anne, Julienne et Emma. Nous voudrions qu'ils acceptent notre gratitude, qui, si grande qu'elle puisse être, ne sera jamais à la hauteur de leur sacrifice très manifeste et dévoué durant toutes ces longues années.

Nous pensons à nos filles, Yvanna Royal AFAGNIGNI KOUNGAYAP et Léonelle Amanda DAYOU KOUNGAYAP ainsi qu'à leur maman, notre épouse, Kins Adeline NZIÉ NSANGOU, pour ses encouragements.

Nous ne saurons oublier nos amis Arouna NGOUTUM, Eric Christophe NCHARE, notre camarade et ami, Norbert DOUANLA YEFOU et notre cousin, Père Denis pour son aide financière et ses encouragements.

Nous n'oublions pas tous nos camarades de la 55^{ème} promotion LMF.

RÉSUMÉ

Le mémoire intitulé **L'implicite dans *Les Contes de Voltaire : cas de *Candide* et de *Zadig**** apparaît comme une contribution à l'analyse linguistique d'un corpus classique de la littérature française. Cette monographie, partant de la question du combat contre le fanatisme religieux, l'injustice sociale de la classe privilégiée, développés dans les deux corpus, s'applique à cerner la problématique d'une critique implicite de sa société en vue d'une promotion des valeurs d'éthique (la tolérance et la liberté de pensée). Les procédés linguistiques ont concouru à la mise en exergue de cette dénonciation implicite. Le cadre théorique est la rhétorique articulée aux procédés stylistiques et linguistiques. Ayant précisé les préalables théoriques de la recherche à partir de la pragmatique linguistique, le mémoire met en valeur les phénomènes des constructions courantes, de la figuration, de la modalisation et ses effets de sens. C'est à travers l'analyse et l'interprétation de ces valeurs discursives que Voltaire suggère sa vision du monde en comptant sur la complicité du lecteur à la rendre compréhensible.

Mots clés : *implicite, présupposé, sous-entendu, pragmatique, stylistique, modalisation, figuration, inférences, insinuation, l'illocutoire, allusion.*

ABSTRACT

The report entitled **L'implicite dans *Les Contes de Voltaire: cas de *Candide* et de *Zadig**** appears as a contribution to the linguistic analysis of a classical corpus of the French literature. This monograph, on the basis of the question of the combat against religious fanaticism, the social injustice of the privileged class, developed in the two corpora, endeavours to determine the problems of an implicit criticism of its society for a promotion of the ethics' values (the tolerance and the freedom of thought). The linguistic processes have contributed to the forward setting of this implicit denunciation. The theoretical framework is the rhetoric articulated with the processes stylistics and linguistics. Having specified the theoretical preconditions of research starting from pragmatic linguistics, the report emphasizes the phenomena of current constructions, the figuration, the modalisation and its effects of sense. It is through the analysis and the interpretation of these discursive values that Voltaire suggests his vision of the world by counting on the complicity of the reader to make it comprehensible.

Key words: *implicit, presupposition, insinuation, pragmatic, stylistic, modalisation, figuration, inferences, language act, allusion*

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Dans la plupart de nos lycées et collèges, les élèves éprouvent d'énormes difficultés pour décoder le message que contient un énoncé (écriture, image, indice, signe, etc.) Chez les élèves, répondre efficacement à une préoccupation linguistique ou littéraire demeure une difficulté dans la mesure où ils abordent l'analyse des questions dans l'esprit de la sémantique classique ; c'est-à-dire le sens littéral qui est formellement exprimé. Or, dans la théorie de l'usage du langage (la pragmatique) développée par Moschler et alii (1998 :20), la déduction d'un sens dans le langage impose la prise en compte des faits extérieurs à la langue (l'énoncé). L'énonciation étant une activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle d'après Benveniste (1974), il est important de noter que tout échange verbal prend place dans une certaine situation dont l'interlocuteur doit absolument l'intégrer s'il veut comprendre le locuteur. C'est fort de ce principe qu'exige le décryptage du message qu'est né notre sujet : **L'implicite dans « Les Contes » de Voltaire : cas de *Candide* et de *Zadig***. Ce libellé, ainsi formulé, nécessite que nous donnions les motivations concrètes de son choix.

Plusieurs raisons nous ont amené à choisir *Candide* et *Zadig* comme corpus d'étude. La première raison qui est purement littéraire est que ces contes se présentent, entre autres, comme des chefs-d'œuvre de la littérature française et traitent des questions accrochantes comme la guerre, l'injustice, l'optimisme. Bien plus, ces Contes sont choisis parce qu'ils se distinguent par ses caractéristiques formelles. En effet, ils sont répartis en chapitres et le titre de chaque chapitre, non seulement résume en un mot ou en une expression le contenu, mais aussi pousse le lecteur à son exploration ; ce qui est une merveille. Une autre raison patente réside dans le classement de ces textes dans le genre mineur : le conte. Alors qu'on sait que le conte est un court récit généralement plaisant, il devient chez Voltaire, la projection dramatisée d'un univers intérieur agité qui se développe en une vision du monde dominée par la déraison. En outre, il marque le sommet d'une crise, la prise de conscience la plus aiguë de l'impasse intellectuelle et morale dans laquelle Voltaire se trouve. Par ailleurs, il convient de justifier les enjeux de l'étude de l'implicite dans ces contes.

L'étude de l'implicite dans les contes dispose des deux enjeux. Premièrement, elle est due au fait qu'il contribue à la force de l'argumentation ; c'est-à-dire qu'il engage l'allocutaire à compléter les éléments manquants. Il renforce l'argumentation en présentant sous forme indirecte et voilée, les croyances et opinions qui en constituent les prémisses incontestées. Deuxièmement, il n'y a pas moins de choses qui ne situent l'intrigue de notre corpus dans l'histoire réelle du monde. Partant de là, Voltaire se sert des mentions indirectes de l'implicite qui le protègent contre la censure, pour critiquer les mœurs. À l'issue de ces quelques motivations du sujet, il importe de donner des précisions sur le corpus et le domaine de recherche.

Notre corpus est formé du texte des deux contes philosophiques de Voltaire publiés, pour le premier en 1748, et 1759 pour le deuxième.¹François Marie Arouet, dit Voltaire (1669-1778) est le fils d'un notaire. Dans *Zadig ou la Destinée*, Voltaire retrace les mésaventures d'un jeune homme victime d'injustice nommé Zadig, qui fait l'expérience du monde dans un Orient de fantaisie. Tour à tour favorable et cruelle, toujours changeante, la fortune du héros passe par des hauts et des bas qui rythment le texte : Zadig échappe de nombreuses fois à la prison et aux amendes car il a été accusé à tort. En fin de compte, Zadig est nommé Premier ministre du roi de Babylone, il s'avère être un très bon homme, finalement très apprécié du roi, jugeant justement les gens, et non d'après leurs revenus, comme le faisaient les autres ministres, c'est donc selon une justice équitable que Zadig travaille en tant que ministre du roi. Malheureusement pour lui, Zadig doit fuir le royaume de Babylone à cause de l'amour compromettant qu'il porte à la reine Astarté, découvert par la cour. L'inquiétude de Zadig naît et le pousse à croire que le roi daigne tuer la reine par simple vengeance. Durant son voyage, Zadig rencontre divers personnages hauts en couleur, il connaîtra différents sentiments tels que le désespoir et la souffrance et devra faire face à l'injustice et à la superstition, ainsi qu'aux dangers qui peuplent son errance à travers le monde, en espérant un jour retrouver Astarté. En effet, son errance marquée par de souffrances et de l'injustice semble constituée une critique que formule indirectement Voltaire pour punir la maltraitance.

Candide, quant à lui, raconte identiquement l'histoire d'un jeune homme « Candide » qui a été chassé du château. Celui-ci affronta les horreurs de la guerre et les sanglants caprices

¹Les Éditions que nous avons exploitées dans le cadre de notre étude sont : Bordas, Paris 1984 pour *Zadig* (1748) et Édition Livre de Poche, 2002, pour *Candide*(1759).

de la nature. Durant son errance, il connut les désillusions de l'amour et découvre les turpitudes des êtres humains. Alors, il prit résolument conscience de leurs dangereuses fantaisies. Et sans perdre sa sérénité et son allégresse, il est aidé dans sa tâche par les autres personnes généreuses comme des philosophes qui lui ont appris beaucoup des choses sur la vie. C'est pour vérifier l'acquisition des enseignements reçus qu'il va créer un jardin destiné à la production des biens en vue de subvenir à ses besoins et à ceux de ses hommes et femmes qui l'entourent.

Partant, il ressort que Voltaire se sert de l'histoire apparemment plaisante et triste pour accuser et condamner la déraison des hommes, mais aussi pousser ceux-ci à une prise de conscience devant la crise intellectuelle et morale de la société où ils se trouvent. Pour mieux comprendre le message sous-jacent, il est important de décrire le contexte de recherche.

À ce que l'on imagine, l'implicite est un fait de langue que l'on rencontre dans le discours oral ou écrit. À ce titre, on peut dire que l'implicite est né à partir du moment où l'on communique, depuis qu'il a des opinions, des croyances, des valeurs mises en exergue dans le texte ou par le contexte. Mais aussi, on pourrait dire qu'il fait partie de la stratégie pour un locuteur à nier toute responsabilité d'être l'auteur d'un propos donné.

Les Contes constituent, pour les hommes de lettres, une forme particulière d'expression de la pensée, des réalités de la vie. Cependant, il se pose un problème de compréhension au niveau des outils linguistiques qui structurent leur énoncé ; car il faut le savoir, la plupart des contes, à orientation satirique à l'instar de *Candide* et de *Zadig*, laissent beaucoup plus à penser au lecteur. Ceci étant, comment s'en rendre compte? Comment le comprendre ? La réponse à ces questions impose qu'on intègre les techniques d'extraction du contenu informationnel caché par le moyen de l'implicite.

De prime à bord, l'implicite se définit comme ce qui sans être exprimé formellement est déduit de ce qui est exprimé. En d'autres termes, l'implicite est une intention qui peut être perçue à l'arrière-plan de ce qui est apparemment exprimé ou signifié.

En linguistique, Kerbrat Orecchioni (1986 :21) pense que l'implicite est *un présumé ou un sous-entendu qui désigne un dire ou un sous-dit que le locuteur veut exprimer sous le dit explicite*. À partir de ces définitions, l'on constate que l'idée de sous dit est prédominante quel que soit le couloir scientifique dans lequel on se trouve. Ceci étant, on pourrait penser que l'implicite désengage le locuteur d'assumer la totale responsabilité des propos qu'il tient.

Dans cette perspective, Ducrot (1972) s'interroge au sujet de l'implicite en ces termes : *Comment peut-on dire quelque chose sans accepter pour autant la responsabilité de l'avoir dit*, ce qui revient à bénéficier à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence. Amossy (2006 :165) commente cette acception de Ducrot en énonçant que la possibilité que le locuteur se donne de ne pas assumer, ce qu'il a néanmoins fait entendre soulève évidemment pour l'auditoire la question de la pertinence du déchiffrement. Au regard de ces considérations théoriques, on peut interroger sur la portée de l'implicite dans notre corpus

L'implicite offre une possibilité à l'écrivain de ne pas livrer toute l'information nécessaire sur un fait donné. À partir de là, l'implicite apparaît comme un procédé qui permet à l'écrivain d'amener, le lecteur à la réflexion. Voltaire n'a pas failli à cette stratégie car ses Contes mettent en scène un univers où règnent les passions humaines les plus aiguës. Dès lors, on peut se demander comment les ressources langagières, comme système d'expression du discours, peuvent-elles mieux permettre de comprendre que Voltaire se positionne en un écrivain dont son propos suggère le ridicule de l'optimisme de Leibniz ? Plus précisément, comment les mécanismes pragmatiques, à travers les procédés d'expressions, contribuent dans le champ de l'implicite, à tourner en dérision la déraison humaine ? Nous prendrons soin de répondre à cette question dans le développement des chapitres. Mais, formulons quelques hypothèses de recherche.

Notre recherche s'intéresse à la pragmatique linguistique dont l'implicite constitue le phénomène langagier qu'on étudie. Sous le contrôle de la problématique, nous émettons les hypothèses suivantes :

Premièrement, l'implicite serait un procédé discursif que Voltaire met au service de la critique des mœurs dans ses Contes comme la crise de l'amour, l'entretien de la haine, la guerre, l'intolérance, etc.

Une deuxième et dernière hypothèse de recherche serait que l'implicite est une arme voltairienne pour se protéger contre des éventuelles censures qui s'érigeraient contre sa position. Après ces hypothèses en lien avec notre problématique, nous nous intéresserons à l'état de la question.

L'état de la question ou encore la revue de la littérature est considéré comme l'ensemble des travaux de recherches jusqu'ici menés sur un thème donné. Pour le présent travail, nous avons parcouru quelques ouvrages scientifiques qui nous ont servi de guide pour mener à bien

notre recherche dans l'implicite. Etant donné le principe fondamental de la revue de la littérature qui exige que sa construction ne saurait être un ramassis d'informations piquées ici et là, nous nous sommes appuyé sur trois auteurs à savoir Kerbrat-Orecchioni, Oswald Ducrot et Pu Zhihong.

À la lecture de l'ouvrage de Kerbrat Orecchioni (1986), on constate qu'on ne parle toujours directement. De ce constat, elle montre que les énoncés sont voilés d'informations qu'un locuteur ne présente pas ouvertement. Ainsi, elle présente dans ouvrage les différents contenus de l'implicite à savoir : les présupposées, les sous-entendus, les inférences, les insinuations, les allusions, les implications (idée, pensée, contenue dans un énoncé) ; l'illocutoire dérivé et les interprétations des figures. Ces aspects de sa pensée que nous avons cités seront largement expliqués dans le corps de notre travail. Son analyse s'avère en somme, un tout qui oriente en communiquant les mécanismes du fonctionnement de l'implicite. Il en ressort de que la compréhension d'une information implicite nécessite, pour le destinataire à qui l'énoncé du locuteur s'adresse à penser.

Oswald Ducrot, pour sa part aborde dans son article « présupposés et sous-entendus » paru dans la *Revue langue française*(1969), la question en établissant une distinction entre le présupposé et le sous-entendu. Dans son travail, il montre l'intérêt qu'il y a à rendre compte de l'un (le présupposé), dès le niveau de la composante linguistique, tandis de l'autre (le sous-entendu), il exige l'intervention du contexte. Il arrive à la conclusion selon laquelle les présupposés sont affirmés par la négation de leur énoncé ou par la transformation en question de celui-ci. Par contre, les sous-entendus ne se limitent pas leur sens littéral. C'est dans ce sens que l'auteur affirme que le sous-entendu permet d'avancer quelque *chose sans le dire, tout en disant*.

En ce qui est de Pu Zhihong, enseignant à l'université de Sun Yat-Sen en Chine, le chercheur présente dans un article de la revue *synergie Chine n°3 2008, pp.161-167*, l'implicite sous son aspect culturel. Pour lui, le présupposé et le sous-entendu n'ont de valeur que celle sous-entendue par la culture. Il explique l'utilisation de l'implicite comme une technique pour dissimuler l'information. En somme, la culture a un impact sur l'implicite. Elle lui offre des éléments sociaux pouvant permettre une parfaite réalisation de l'implicite. Outre les travaux de ces auteurs, nous avons aussi parcouru d'autres, mais qui concernent notre auteur (Voltaire).

Plusieurs travaux ont été faits sur Voltaire notamment dans son texte phare : *Candide*. Il s'agit entre autres du mémoire de DIPES II de MbaiEock (2013). Dans son travail, l'auteur

aborde l'étude de *Candide* sous son aspect purement littéraire. En effet, son étude a consisté à étudier la réception de cette œuvre par la censure et les écrivains du XVIIIe siècle. Concrètement, il s'est penché sur la manière avec laquelle Voltaire remet au goût du jour l'optimisme de Leibniz et aussi sur la question de comment la critique a interprété cette particularité de Voltaire.

Pour revenir dans le champ de la linguistique, nous avons aussi lu le mémoire de Master de Missa Mollo (2012). Dans l'œuvre intitulé *Candide*, elle aborde la question de l'ironie chez Voltaire. Dans son analyse, elle relève que l'ironie est un aspect très frappant dans Les Contes de Voltaire. C'est d'ailleurs, affirme-t-elle, le propre de cet auteur de manier à l'excellence cette ressource langagière qui lui permet d'exprimer ses idées (révolutionnaires) grâce à une raillerie plaisante.

De ces deux travaux, les préoccupations sont les mêmes. En effet, ils abordent l'étude de *Candide* sous un angle où l'objectif est de montrer la raillerie plaisante de Voltaire face à la philosophie de Leibniz. Notre travail ne vient pas combler une lacune dans les travaux auquel nous avons fait allusion. Toutefois, il a la particularité de s'appuyer sur une base linguistique mais différente. Ainsi, nous voulons sans mettre l'accent sur la psychologie identique² des personnages, montrer que l'implicite s'inscrit dans le sillage d'une ressource langagière globale qui pousse à une réflexion de découverte profonde de la vision du monde de Voltaire. Pour cela, nous voulons, à partir d'une analyse portée sur la langue, comme système d'expression du discours, montrer comment elle peut permettre de comprendre ce qu'une analyse littéraire et ironique n'a pas souvent été en mesure de prendre en charge. Pour ce faire, nous évoluerons dans un cadre théorique et méthodique.

Notre étude porte sur l'implicite, un aspect complexe dont l'analyse prévoit la compréhension de l'importance de la compétence rhétorico-pragmatique. En langue française, il existe assez de théorie en matière de recherche scientifique. Ceci dit, l'analyse de notre sujet s'opérera sous une perspective rhétorico-pragmatique qu'il convient d'expliquer en faisant appel aux spécialistes.

La rhétorique, souligne Reggiani (2001 :8) a pour objet d'étude le discours persuasif dans la mesure où elle aura recours à des preuves fondées sur des éléments qui définissent tout

²Psychologie identique dans *candide* et *Zadig* les personnages Candide et Zadig sont identiques de par leur psychologie (mental). En effet, Candide était malheureux chaque fois qu'il pensait. Le même malheur atteint Zadig. Ce qui constitue l'une des motivations de l'étude jumelée des deux contes pour nous.

discours : les trois composantes de l'acte de communication. Il s'agit, selon elle, du message linguistique transmis, du locuteur qui énonce ce message, et de l'allocataire ou destinataire qui le reçoit. La pragmatique quant à elle a pour objet d'étude les actes de langage. L'acte de langage étant un énoncé qui nomme ce qu'il accomplit, la pragmatique linguistique met en exergue les rapports de dépendances contextuelles des mots, en ce sens qu'elle est basée sur les principes et règles dont le respect assurent la réussite d'une communication entre les interlocuteurs. Puisque selon Grice (1981), la communication verbale n'est pas seulement une affaire de code, elle est aussi une affaire d'inférence pilotée par des maximes. Partant de ces deux définitions, nous avons jugé que les sciences se complètent dans l'exercice de leur fonction. C'est la raison pour laquelle on peut parler de l'approche rhétorico-pragmatique.

En faisant le choix de mener cette étude dans cette logique, notre souci sera de montrer ce que cache le discours des uns et des autres ainsi que l'influence du discours et les effets qui sont produits. Fort de cela, la particularité sera de montrer qu'au-delà de l'aspect littéral des énoncés, parfois humoristique, comique, Voltaire laisse entendre une idée importante.

Pour mener à bien notre travail, nous avons fait le choix d'un plan en deux parties répartir en cinq chapitres. La première partie, les préalables théoriques, consistera dans sa globalité à dégager le statut de l'implicite dans *Candide* et *Zadig*. Dans le chapitre premier, nous étudierons les composantes fondamentales du concept de l'implicite, comme nous relèverons ses constructions courantes dans le deuxième chapitre. Dans la deuxième partie, les valeurs discussives de l'implicite, il s'agira d'abord d'explorer le rapport fonctionnel de l'implicite et la modalisation (troisième chapitre), ensuite les effets de sens de l'implicite (quatrième chapitre). Nous sortirons enfin par l'étude du rapport entre la figuration et l'implicite au niveau du cinquième chapitre

PREMIÈRE PARTIE : LES PRÉALABLES THÉORIQUES

PREMIÈRE PARTIE

Dans la communication établie par le langage, l'acte d'énonciation fournit des diverses possibilités d'expression de la pensée. Il y a, d'une part, ce que l'énoncé dit explicitement, et, d'autre part, ce qui peut être déduit de ce qui est littéralement exprimé. C'est, de l'implicite, qui suggère une idée non-déclarée. Pourquoi ne parle-t-on pas directement ? Cette question fondamentale qui est au cœur de l'implicite s'applique à interroger Voltaire dans *Candide* et *Zadig*. Qu'est-ce qui est non-dit dans lesdits Contes ? La première partie, les préalables théoriques, est une analyse illustrée des aspects fondamentaux de l'implicite qui tente de répondre à cette préoccupation, en même temps que d'apporter une lumière sur les constructions courantes qui font de notre corpus un texte implicite.

CHAPITRE PREMIER : LE CONCEPT DE L'IMPLICITE DANS LA LANGUE

Dans son ouvrage intitulé *L'implicite* (1986 :5), Kerbrat Orecchioni estime qu'*on ne parle pas toujours directement*. Cela signifie que la plupart des énoncés laissent beaucoup plus à penser à leur destinataire. L'énoncé agit sur le destinataire et le pousse à une activité de déchiffrement afin d'explorer ce qui n'est pas formellement exprimé. Ce procédé d'expression contournée s'appelle l'implicite. Selon Eterstein et Lesot (2000 :167) ; on appelle implicite *ce que le locuteur, plus ou moins consciemment, sous-entend, insinue ou laisse, à l'auditeur ou au lecteur, le soin de deviner*. Dans une interaction communicationnelle, tout se passe comme si derrière l'énoncé, ou a fortiori un message, il y a un ou plusieurs autres qui sont cachés. Ceci dit, comment se trouvent logés dans notre corpus les modes de présentation du statut implicite par l'auteur en vue de dénoncer la déchéance politique, religieuse, etc. de sa société ? Pour répondre à cette question, notre tâche consistera à présenter les niveaux linguistiques de l'implicite et les formes de l'implicite.

1.1. Les niveaux linguistiques de l'implicite

En linguistique de l'énonciation, la problématique de l'implicite s'ouvre sur celle des maximes conversationnelles ; c'est-à-dire, ce qui n'est pas dit ou écrit en toutes lettres accroche le destinataire de par sa sensibilité. C'est la raison pour laquelle le co-énonciateur qui est, ici, le destinataire est appelé à suivre le jeu qu'opère le locuteur afin d'interpréter l'idée contenue dans la formulation. On distingue deux grandes formes d'implicite de l'ordre de sous-entendu et de présupposé.

1.1.1 Les présupposés

Le présupposé est un type particulier d'implicite, contenu automatiquement dans tous les énoncés, même parfaitement explicites. Destiné à passer inaperçu, à rester au second plan, il est inscrit nécessairement dans la formulation du message, indépendamment du contexte. Il est préexistant parmi les possibilités qu'offre la langue dans la mesure où, il est non pas inventé, mais choisi et utilisé par le locuteur. Selon Kerbrat Orecchioni (ibid. : p.25),

nous considérons comme présupposés toutes les informations qui sans être ouvertement posées (c'est-à-dire sans constituer en principe le véritable objet du message à transmettre), sont cependant automatiquement entraînées par la formulation de l'énoncé, dans lequel elle se trouvent intrinsèquement inscrites, quelle que soit la spécificité du cadre énonciatif.

En termes simples, nous avons un énoncé qui est littéralement formulé. Seulement, l'information que contient l'énoncé formulé est apparente ; ce qui signifie que derrière cette apparence, il y a une véritable information véhiculée dont son exploration est conséquente à certains outils linguistiques sans rapports avec le contexte de production ou de l'énonciation. En général, on distingue deux grands types de présupposé à savoir le présupposé d'ordre logique et celui fondé sur l'opinion.

1.1.1.1 Le présupposé d'ordre logique

Comme son nom l'indique, le présupposé d'ordre logique se déduit logiquement de l'énoncé. C'est un présupposé le plus simple, mais dispose d'un grand enjeu conversationnel dans la mesure où, il contribue à orienter le débat ou l'échange. Ainsi, dans notre corpus, nous relevons ce type dans l'extrait ci-après :

[1] « Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté » (*Candide* : 109)

Dans cet extrait, nous relevons l'usage à deux reprises de l'adverbe « jamais » dans les phrases « jamais on ne fit meilleure chère » et « jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté ». En effet, dans les phrases où ils sont utilisés, nous relevons un présupposé logique selon lequel le roi, Sa Majesté ne soupait pas avec les valets, ni mangeait un met digne de sa personnalité. Alors, l'arrivée des voyageurs-visiteurs, Candide et Cacambo, est venu changer le type de comportement. À travers ce procédé, le destinataire est sensible de la façon dont Voltaire argumente pour s'en prendre à l'égoïsme et l'ingratitude du roi vis-à-vis de ses sujets qui lui rendent service. Il n'y a donc pas seulement la logique qui nous permet d'explorer les idées cachées de Voltaire, nous avons aussi les marques de jugement.

1.1.1.2 Le présupposé fondé sur l'opinion

L'opinion est un point de vue émis soit par un groupe des personnes, soit par un individu à propos d'un fait. Généralement, ce point de vue n'est pas dénué de son effet subjectif qui vise à influencer le destinataire du message. Ceci dit, le présupposé d'opinion désigne un énoncé

dans lequel l'outil linguistique sur lequel porte l'information comporte des jugements implicites. Par ailleurs, l'usage de ces outils oriente la stratégie de persuasion en fonction du destinataire. Soit l'extrait suivant :

[2] « l'Envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi³ perdre un homme vertueux et aimable » (*Zadig* : 41)

L'énoncé ci-dessus comporte à la fois un présupposé logique matérialisé par l'expression « la première fois » et le présupposé d'opinion identifiable par l'adjectif qualificatif « heureux ». Notre préoccupation portant sur le deuxième, nous allons l'analyser. L'adjectif « heureux » est un modalisateur affectif de valeur appréciative. Le terme « heureux » signifie, bien entendu, *jouit du bonheur*. Par son emploi, il y a une valorisation implicite de l'état de satisfaction d'un homme méchant qui se plaît à faire du mal à un innocent. Etre dans un tel état, présuppose que l'Envieux a tant sombré dans le malheur de ne pas faire du mal. Par conséquent, l'occasion est offerte pour qu'il en arrive à satisfaire son désir. Ainsi, Voltaire s'attaque aux âmes bileuses qui se nourrissent du mal et attendent une seule opportunité pour faire exploser leur haine. Tel est le cas de l'Envieux.

Au terme de notre analyse qui s'achève sur les présupposés, nous voulons rappeler que le présupposé est inscrit dans la langue et reste dissimulé dans l'énoncé. Nous avons vu à base du type logique, l'existence de la critique que Voltaire formule contre le roi de par son égoïsme d'une part et le jugement de l'Envieux qui se plaît à livrer un innocent. De toutes les manières, Voltaire n'a pas que reproduit des façons indirecte les attitudes de sa majesté et de l'Envieux en vue de renforcer sa satire comme font sous-entendre certains énoncés.

1.1.2 Les sous-entendus

Contrairement à l'implicite présupposé, le sous-entendu est un énoncé implicite destiné à être reconnu par le destinataire. Inventé par le locuteur et fondé sur un rapprochement, il ne peut être décodé par le lecteur qu'en s'appuyant sur le contexte. La classe de sous-entendus *englobe*, estime Kerbrat-Orecchioni (ibid., p.39) *toutes les informations qui sont susceptibles d'être véhiculées par un énoncé donné, mais dont l'actualisation reste tributaire de certaines particularités du contexte énonciatif*. Les sous-entendus n'ont pas de signifiant stable ou spécifique dans l'énoncé qui les introduit. C'est la raison pour laquelle Kerbrat-Orecchioni

³ Il s'agit de vers de *Zadig* reconstitué par l'Envieux dans le sens contraire pour livrer ce dernier au roi

préconise qu'en plus de la compétence linguistique du destinataire ou du sujet décodeur, il est faut aussi des compétences encyclopédiques et/ou « rhétorico-pragmatique. Au sein d'un ensemble plus vaste et plus flou que la classe des sous-entendus, Kerbrat-Orecchioni distingue diverses sous-classes, au nombre de trois, sur la base d'axes différenciateurs tels que l'ancrage de sous-entendu, la genèse de sous-entendu et la nature de contenu sous-entendu.

1.1.2.1 L'ancrage de sous-entendu

Le point d'ancrage est considéré comme l'élément fondamental sur lequel s'appuie l'organisation d'un ensemble. Par analogie, l'ancrage de sous-entendu désigne tout élément qui constitue souvent des sources d'inférences diverses. C'est le cas des intonatifs, des lexiques, de la syntaxe (l'indéfini « certain », le morphème de négation, la forme temporelle ou modale, les structures emphatiques du type « moi je ». Ceux-ci sont autant d'éléments qui dans un énoncé, peuvent être à l'origine de l'implicite sous-entendu. À cet effet, c'est par la forme temporelle ou modale que nous étudierons l'ancrage de sous-entendu dans l'extrait ci-contre :

[3] « Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit Zadig au pêcheur. – c'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je faisais, avec l'aide de ma femme, les meilleurs fromages à la crème de l'empire. La reine Astarté et le fameux Zadig les aimaient passionnément [...] j'allais avec ma femme chez le seigneur Orcan⁴, qui était une de mes pratiques⁵ : nous lui-demandâmes sa protection dans notre disgrâce, il accorda à ma femme, et me la refusa » (*Zadig* : 86).

Ce passage s'ouvre par une interrogation dont l'élément structurateur est le verbe « succombez ». Par son emploi, Zadig vise à obtenir du pêcheur une réponse. C'est ce que reconnaît Benveniste (1974 :84) quand il affirme: *dès que l'énonciateur se sert de la langue pour influencer de quelque manière le comportement de l'allocutaire, il dispose à cette fin un appareil de fonctions, c'est d'abord l'interrogation qui est une énonciation construite pour susciter une « réponse ».*

En effet, dans la réponse du pêcheur, nous ressentons un mal être par la forme verbale « ai été considéré », qui est appuyée par le comparatif de supériorité « le plus.» Son propos sous-entend, qu'actuellement je suis le moins considéré. Cette réponse, qui est suscitée par l'interrogation de Zadig dont le contenu sous-entendu pourrait être, je vous trouve malheureux,

⁴Orcanou Ermès-Trimégiste, confondu avec un ancien roi d'Egypte, inventeur de toutes les sciences dont il aurait enfermé les secrets dans des divers mystérieux

⁵ Pratiques : acheteur, clients

compare le passé du pêcheur et son présent. Entre les deux moments de sa vie, le passé est caractérisé par le bonheur, tandis que le présent est marqué par la douleur. C'est pour traduire dans cette comparaison, le jeu destructeur du roi Orcan, qui, par le passé, a pris sa femme, à lui, pour son épouse. Nous le remarquons à la fin de l'extrait : « il accorda à ma femme, et me la refusa ».

Ainsi, on peut sans hésiter considérer comme ancrage de sous-entendu le trait comparatif « le plus considéré » sur lequel repose entre autres l'effet satirique du comportement de Orcan vis-à-vis du pêcheur. Sans avoir la prétention d'être exhaustif dans notre analyse, la réponse du pêcheur infère qu'il a été dépossédé de sa femme par océan. À côté de l'ancrage du sous-entendu, on trouve la genèse du sous-entendu.

1.1.2.2 La genèse du sous-entendu

Nous avons évoqué plus haut et sous la prescription de Kerbrat-Orecchioni que le décodage de l'information sous-entendue dans un énoncé nécessitait, entre autres, la compétence linguistique, encyclopédique et rhétorico-pragmatique du récepteur. C'était, une façon d'indiquer les jalons de la genèse du sous-entendu. L'extraction de ce type de sous-entendu met en branle toutes les compétences ci-dessus que nous avons citées. Cela signifie que le récepteur ne sera en même de comprendre, d'analyser et d'interpréter ce qui lui a été servi que s'il se réfère à certaines réalités historiques ou contextuelles. Chez Voltaire, nous avons des illustrations de cet aspect de la chose dans le passage ci-dessous :

[5] « A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas, la mer s'élevé en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques : les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines » (*Candide* : 60)

Lorsque nous lisons ce passage, nous avons l'impression qu'il s'agit d'une simple narration et pourtant il est porteur d'un fait majeur et historique qu'il développe. Il s'agit, bien évidemment, du tremblement de terre de Lisbonne. Pour ne pas nommer explicitement cette histoire événementielle, Voltaire s'évertue, par le moyen de la périphrase, à faire état des dégâts et des pertes en vies humaines auxquels on a assisté. La prise de cet exemple est pour le conteur une technique de camoufler les limites de l'optimisme de Leibniz ainsi que de l'imperfection de la raison, mieux de la science à pouvoir expliquer véritablement les causes liées à ce désastre. Alors, on peut déduire que la prévision du temps et des catastrophes naturelles repose, certes,

indéniablement sur la raison ou la science, mais les résultats ne sont pas toujours à la hauteur de ce qu'on attend d'elle. Excepté la genèse du sous-entendu, le type d'ancrage du sous-entendu, nous remarquons la nature du contenu sous-entendu à travers des déclarations que fournissent certains énoncés.

1.1.2.3 La nature du contenu sous-entendu

Il y a des énoncés des locuteurs dont l'acte d'assertion est réalisé en toute connaissance de cause, c'est-à-dire qu'ils tirent leur savoir ou leur efficacité d'une source quelconque et parfois bien définie. L'une des sources peut être liée à l'expérience personnelle. Dans ce cas on peut comprendre pourquoi une assertion générale pourra occasionnellement sous-entendre, surtout lorsque des informations contextuelles viennent confirmer une certaine interprétation. Donc, la nature du sous-entendu consiste à dégager dans l'énoncé des informations qui correspondent à l'expérience personnelle ou générale sur un fait. Nous avons à cet effet l'expérience des uns et des autres sur le concept « amour » dans les extraits ci-dessous :

[6] « A ce discours, Candide s'évanouit encore, mais, revenu à soi et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante qui avaient mis Pangloss dans un si piteux état. « Hélas ! dit l'autre, c'est *l'amour* : *l'amour*, le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, l'âme de tous les êtres sensibles, le tendre *amour*- Hélas ! dit Candide, je l'ai connu, cet *amour*, ce souverain des cœurs, cette âme de notre âme, il ne m'a jamais valu d'un baiser et vingt coups de pieds au cul. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ? » (*Candide* : 56)

[7] « Il (Zadig) devait être empoisonné au second service ; mais il reçut un courrier de la belle Astarté au premier. Il quitta la table, et partit. « Quand on est *aimé* d'une belle femme, dit le grand Zoroastre, on se tire toujours d'affaires dans ce monde ». (*Zadig* : 96)

Comme nous avons annoncé, le concept « amour » est celui autour duquel ces deux passages sont élaborés. En effet, dans le [6], nous voyons aussi bien Pangloss que Candide entrain de définir l'amour. Ce qui peut sous-entendre qu'ils ont vécu chacun un amour. Seulement, l'on ne saurait réduire la notion d'amour à quelque chose absolument positif. Candide a subi avec douleur les châtiments de l'amour. Don, dire qu'il a connu l'amour, c'est en connaissance de l'effet qu'a produit cet amour sur lui lors de sa rencontre avec Cunégonde (chapitre I) derrière le paravent. Ou encore, dire qu'il a subi ce même amour, c'est en rapport de l'effet négatif marqué par son expulsion de château. Tout porte à croire que la nature de l'amour est liée à des circonstances favorables ou défavorables. C'est par ailleurs le point d'aboutissement de l'extrait [7].

Astarté est une très belle femme pour Zadig comme Cunégonde l'était pour Candide. L'évocation de Zoroastre est liée à l'expérience personnelle de ce dernier sur la notion d'amour et les conséquences qui en découlent. En effet, le propos de Zoroastre peut sous-entendre premièrement qu'il a été un fan de belles femmes qui le choyaient. Deuxièmement, il peut sous-entendre que des belles femmes sont des sources des difficultés. Troisièmement et enfin, il faut les craindre car il les a connues.

Au regard de ces analyses, nous établissons une opposition absurde entre le bien et le mal au sujet d'une seule et même notion : l'amour. Derrière les propos de ces différents locuteurs, on lit une insatisfaction dans la mesure où tout ce qu'ils ont connu a été pour eux une source de malédiction. À ce niveau, il y a de quoi douter si tout va véritablement dans ce meilleur des mondes possibles. À la suite de la typologie de l'implicite, nous étudierons également les formes de l'implicite.

1.2 Les formes de l'implicite

L'insertion de cette partie dans notre étude consiste à faire quelques remarques sur deux à trois formes particulières de sous-entendus que la langue désigne sous les termes de l'insinuation, l'allusion et de l'inférence.

1.2.1 L'insinuation

L'insinuation est une forme particulière de l'implicite qui peut être considérée comme un sous-entendu malveillant ou non. Pour qu'on ait affaire à cette forme d'expression, il faut un énoncé qui contient ou qu'il soit construit sur le mode implicite de telle sorte que son sens disqualifie ou qualifie l'allocutaire, ou une tierce ce personne. L'insinuation fait entendre autre chose que ce que nous disons, pas forcément le contraire comme dans l'ironie, mais autre chose qui est cachée et que l'auditeur doit révéler. L'angle sous lequel nous allons aborder l'exploration du phénomène est celui de l'insinuation qui contient un sous-entendu malveillant.

[8] « Monsieur le baron, était un des plus puissants seigneur de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres » (*Candide* : 46)

Dans cet extrait, Voltaire présente monsieur le baron sous l'étiquette d'un homme aisé. Seulement, le château de celui-ci ne contient qu'une seule porte et des fenêtres. Vu que le château est une maison d'habitation hautement et immensément construite qui ne peut avoir une seule porte, une telle description insinue la pauvreté, non seulement de la Westphalie, mais

aussi de ceux qui y habitent. On assiste donc à une sorte de burlesque ou transfiguration de la personnalité des nobles par Voltaire.

1.2.2 L'allusion

L'usage de l'implicite se révèle particulièrement efficace dans l'allusion, qui consiste à suggérer, à faire naître une image ou une idée dans l'esprit du lecteur, sans l'exprimer directement. En effet, l'allusion consiste à évoquer sans nommer explicitement des personnes, des événements, des faits ou des textes supposés connus (l'allusion intertextuelle). L'allusion provoque dans l'esprit du lecteur un rapprochement rapide entre les époques ou les lieux. Tour à tour au service à la fois de la louange et de la satire, l'allusion peut être une flatterie ingénieuse ou une offense perfide dans la mesure où elle est le plus souvent un agrément littéraire délicat, quelquefois un trait énergétique d'éloquences. Considérée comme figure de style qui se fonde sur l'implicite et sur l'analogie entre les faits, les personnes, Fontanier (ibid., p.125) la définit comme un procédé qui *consiste à faire sentir le rapport d'une chose qu'on dit avec une autre qu'on ne dit pas, et dont ce rapport même réveille l'idée*. La reconstitution de sens et de la portée de la figure nécessite un partage des mêmes référents culturels et une connaissance du contexte. Ces référents culturels, estime Kerbrat-Orecchioni (ibid., p.46) *doivent être connues de certains protagonistes de l'échange verbal et d'eux seuls*. Dans l'expression de la pensée, l'on peut évoquer, selon les circonstances diverses, l'allusion historique quand le fait a trait à l'histoire, le mythe quand il a trait à la fable, la morale quand il se rapporte aux mœurs, aux usages, à l'opinion. Nous la repérons à travers certains extraits du corpus :

[9] « Ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux » (*Candide* : 47)

[10] « Et Pangloss fut pendu quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable » (*Candide* : 64).

Dans l'extrait [9] l'expression avancée fait allusion au poète anglais Pope dans *Essai sur l'homme* (1734) dans la citation *Tout ce qui est, est bien*. En effet, c'est une allusion de type intertextuel qui reproduit, sous forme paraphrasée, la pensée du poète anglais. Par ailleurs, on pourrait dire que cette allusion se rapporte à l'idéologie de la philosophie de Leibniz. Le fait de l'utiliser sous une forme plaisante à travers les jeux des mots « tout est bien » et « tout est au mieux », on constate que Voltaire fustige la rigidité de Leibniz en nuancant ses propos selon lesquels il faut fonder toute chose sur le probable.

Dans le second, c'est-à-dire le [10], l'acte que subit Pangloss est similaire à l'histoire biblique, plus précisément à la crucifixion de Jésus Christ sur la Croix à Golgotha. Ainsi, Voltaire parvient à rapprocher les souffrances et les effets de la mort de Pangloss à celle de Jésus Christ. Mais, le paradoxe est que le motif contre lequel (c'est-à-dire empêcher le tremblement de terre) Pangloss était pendu a toujours eu lieu ; ce qui traduit aussi bien la légèreté des idées sans fondement des seigneurs que la dénonciation des actes barbares auxquels se livrent ceux-ci contre les peuples démunis

1.3.3 L'inférence

La notion d'inférence est une préoccupation intéressante chez les linguistes. Selon Kerbrat Orecchioni (ibid., p.24), nous appellerons « inférence » *toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé, et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable (internes ou externes)*. La définition de cet auteur aborde la notion dans le strict cadre de la logique formelle où les mécanismes différentiels obéissent à un codage. Martin (1976 :37) pour sa part l'aborde dans le même sens mais établit au sein de l'ensemble deux sous-classe qu'il nomme : « inférences nécessaires » (indépendantes de la situation de discours) vs « inférences possibles » (dont la réalisation contingente dépend du contexte énonciatif). Cette distinction correspond à celle de Kerbrat-Orecchioni (inférences présupposés et sous-entendus). En réalité, toutes ces différences sont purement terminologiques. Mais nous allons nous appuyer sur Kerbrat-Orecchioni (ibid., p.25) qui situe l'inférence dans son rapport avec le sous-entendu contrairement au présupposé car chez elle, *les sous-entendus, nous semblent beaucoup plus « intéressants » que les présupposés dans la mesure où ils démontrent avec insolence la complexité des mécanismes interprétatifs*

[11] « Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide, vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle Cunégonde » (*Candide* : 122)

Dans l'extrait, nous relevons une inférence pragmatique de l'ordre sous-entendu. En effet, Candide feint de ne pas reconnaître à la France les mêmes qualités qu'il accorde à Eldorado. Devant ce mode de pensée, on infère que la France ne présente rien d'intéressant qui puisse attirer et garder les visiteurs sous son charme. On pourrait aussi voir que la France est repoussante. Dans ces conditions, Candide veut, à travers cette manière de parler, inviter Martin à avoir une mauvaise impression de cette partie du globe, et par extension fustiger la noblesse et la classe dirigeante.

La présentation de la notion de l'implicite constitue le point qui a fait l'objet de notre réflexion. Pour mettre en évidence cette notion chère chez les linguistes, nous avons analysé tour à tour les niveaux linguistiques sous la base d'un recensement des présupposés et ses types (logique et opinion), des sous-entendus et ses formes (l'ancrage, la genèse et la nature). Le deuxième et dernier axe a consisté à un soulignement des informations insinuées par Voltaire ainsi que le sens et l'effet des allusions et des inférences. En somme, nous ne pourrions dire que nous avons tout analysé compte tenu de la complexité du mot. Mais, il importe de dire que la riposte de Voltaire contre la pensée de Leibniz et celle de la raison est déchiffrable par les outils linguistiques en présence dans son discours. Il n'y a pas un élément pertinent ou moins pertinent qui n'accroche pas le lecteur de *Candide* et de *Zadig*, et qui ne le pousse à la réflexion sur le mode d'expression de la vision du monde de notre conteur qui se prolonge dans les constructions courantes, l'objet de notre chapitre deuxième.

CHAPITRE DEUXIÈME : LES CONSTRUCTIONS COURANTES DE L'IMPLICITE

Dans l'un de ses ouvrages, Marouzeau (1959 :10) affirme que *la langue est la somme des moyens d'expressions dont nous disposons pour mettre en forme l'énoncé*. Une telle conception met au premier plan l'idée de l'écriture, qui se situe au centre de la disposition des unités linguistiques, comme le lieu par excellence de la manifestation vivante de la langue. On l'observe en allant des moyens d'expression plus petits (les mots) jusqu'aux plus grands (le texte) en passant par les unités moyennes (le syntagme, la phrase ou la proposition). En pragmatique linguistique, la mise en forme n'allant pas de soi, il y a toujours un but recherché par la disposition scripturale : agir considérablement sur l'allocataire ou le lecteur. L'écrivain s'approprie les expressions de la langue et les dispose de manière à ne pas laisser moins intéressé le lecteur. Etant donné que le signe a toujours un sens équivoque, c'est-à-dire implicite, sa disposition est parfois tacite dans la mesure où le modèle d'écriture adopté par l'écrivain permet, non seulement à celui-ci de livrer toute l'information nécessaire, mais aussi de mettre le lecteur au travail. C'est la raison pour laquelle l'implicite exige au lecteur d'aller au-delà des structures discursives de formes (explicites) pour découvrir la réalité. Dès lors, nous pouvons nous poser la question suivante : comment le modèle d'écriture choisi par Voltaire constitue-t-il le foyer de la manifestation de l'implicite ? Autrement dit, comment les procédés syntaxiques adoptés apparaissent comme les moyens d'expression dont se sert l'auteur pour critiquer en simplifiant la pensée de Leibniz ? Nous répondrons à ces questions d'abord par l'analyse du mot, ensuite par l'analyse de la phrase et enfin par l'analyse du paragraphe, voire le texte

2.1. Du mot au texte

L'unité linguistique première qui constitue la base fondamentale de la mise en forme de la langue dans le discours est le mot. En français, Laurent (2001 :12) considère que le mot désigne la forme linguistique la plus petite qui ait une autonomie. Le mot, ajoute-t-il, peut être perçu dans ses dimensions phonétiques (composés d'un son ou de plusieurs sons), graphique (séquence de sons susceptible d'une transcription écrite comprise entre deux blancs),

morphologique et sémantique (le mot dénote un objet, une action ou un état, une qualité, etc.) En effet, le mot devient une forme linguistique utilisée pour évoquer des entités appartenant à des univers réels ou fictifs, extérieurs ou intérieurs. Au-delà de l'autonomie dont parle Laurant, un mot acquiert tout son sens en accueillant d'autres mots autour de lui et avec qui il entretient des rapports de dépendances, de complémentarités, d'addition, etc. C'est pour cela que l'on parlera des mots au niveau des expressions ou syntagmes possédant un sens unitaire d'une part et de proposition, qui décrit un événement, d'autre part.

2.1.1. Le syntagme

En linguistique française, le syntagme désigne un groupe de mots qui se suivent et forme une unité fonctionnelle et sémantique dans une phrase. C'est ainsi que la grammaire française appuiera que la phrase française est constituée de deux éléments fondamentaux. Un élément centré autour du nom, le syntagme nominal (SN) ; et un élément centré autour du verbe, le syntagme verbal (SV). Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, leur usage se prête à une désignation des référents appartenant au monde du locuteur. Soient les différents syntagmes en présence dans les extraits suivants :

[1] « *L'occasion de faire du mal* se trouve cent fois par jour, et *celle de faire du bien* une fois dans l'année, comme dit Zoroastre » (*Zadig* : 39)

[2] « Pardon, encore une fois, dit Candide au baron, pardon, *mon révérend Père*, de vous avoir donné un coup d'épée au travers du corps » (*Candide* : 157)

À l'observation des deux extraits ci-dessus, nous constatons qu'ils ont la structure d'une proposition au sens logique du terme. Cependant, la tâche qui est la nôtre est d'étudier les différents syntagmes qui s'y trouvent. En ce qui concerne l'extrait [1], nous relevons deux syntagmes à savoir : *l'occasion de faire du mal* et *celle (l'occasion) de faire du bien*. Ces deux syntagmes sont nominaux. Ils identifient dans le monde de Zoroastre, que le narrateur cite, deux réalités de l'existence humaine : « le mal et le bien. » Les désignations de cette existence humaine qui sont effectuées au moyen des syntagmes évoquent l'idée que le mal et le bien appartiennent à l'univers réel des hommes. Une telle construction ou association des mots caractérise la position de Voltaire contre le théorème doxique qui stipule que tout est absolument bien. Or, l'analyse de Zoroastre montre que le mal prend le dessus sur le bien.

S'agissant de l'extrait [2], nous avons le syntagme nominal *mon révérend père*. Dans cette construction, il existe dans l'univers de Candide qui le prononce un homme nommé *père* qui est lié à lui par le lien moral dénoté par le mot *révérend*. Une telle construction est une mise

en forme de la pensée du héros qui cherche à bénéficier la clémence du baron et de l'inquisiteur à qui il a fait du mal. Ainsi, l'esprit du mal constitue, à un moment de l'énonciation de ce propos, un fait réel auquel tous les mondes sont impliqués, même les innocents. Les propositions constituent aussi des structures d'expression de l'implicite.

2.1.2. La proposition

Le syntagme peut s'étendre à une proposition. En effet, le locuteur produit un discours minimal exprimant un point de vue considéré comme une proposition. Nous allons analyser le mot proposition à la fois au sens logico-grammatical et au sens courant : une offre, puisque dans une structure grammaticale s'inscrit un avis, un constat du sujet parlant. Parler du fonctionnement de l'implicite à travers les propositions, c'est voir en quoi certains éléments de la proposition sont des structures de l'implicite. Soient les extraits suivants :

[3] « Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes, tout l'empire était rempli de son nom ; toute les femmes le lorgnaient, tous les citoyens célébraient sa justice, les savants le regardaient comme leur oracle, les prêtres mêmes avouaient qu'il en savait plus que le vieux archimage Yébor » (*Zadig* : 51)

[4] « J'étais dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au Ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh » (*Candide* : 67)

Dans l'extrait [3], le narrateur en arrive à ériger toutes les couches sociales en témoins privilégiés du caractère ingénieur de Zadig. En effet, l'évocation de cette qualité se concentre autour des multiples propositions principales auxquelles sont attribuées deux subordonnées dites complétives qui incarnent un seul individu. Ainsi, nous avons la représentation suivante :

Principales

Comme proposition principales ; nous relevons les segments suivants : *Tout l'empire était rempli de son nom/ Toutes les femmes le lorgnaient/ Tous les citoyens célébrant sa justice/Les savants le regardaient comme leur oracle/ Les prêtres même avouaient*. Toutes ces propositions traduisent les considérations de Zadig par toute la classe dirigeante.

Subordonnées

Quant aux subordonnées, nous avons : *Qu'il en avait plus que le vieux archimage Yébor/Qu' [il se passait pour le plus fortuné de tous les hommes]*. Celles-ci fonctionnent sous un mode comme des caractéristiques de Zadig et qui permettent au lecteur de voir les raisons pour lesquelles s'alternent les admirations.

Une investigation étendue de cette structuration confirme davantage que Zadig s'est forgé une personnalité qui suscite l'attention des uns et des autres. Ainsi, il a eu à défier la logique selon laquelle les choses ne peuvent être autrement. Les attitudes des uns et des autres qu'expriment les différents verbes, peuvent témoigner le mérite de son exploit.

Dans l'extrait [4], nous relevons deux propositions principales coordonnées et une subordonnée dite circonstancielle de temps. En effet, les principales décrivent simultanément grâce au coordonnant (et) l'état dans lequel se trouvait Cunégonde au moment de l'invasion Bulgare chez le baron. En outre, à un moment antérieur à l'arrivée des Bulgares, Cunégonde semblait dans la tranquillité. La subordonnée de temps « quand il plut... » vient rompre systématiquement sa quiétude. On comprend dès lors que, cette disposition met en exergue l'influence des Bulgares qui surprennent à tout hasard la liberté des individus.

En somme, la structure propositionnelle des extraits que nous avons analysés laisse entendre que son choix est d'inscrire dans un axe descriptif les valeurs dont bénéficie Zadig grâce à son ingéniosité qui surpasse toute intelligence des hommes ; et sur un axe temporel, la crise vécue par Cunégonde au moment où elle ne s'y attendait. Que dire de la phrase et ses différentes natures en coprésence dans le texte ?

2.2 La phrase

Selon Soutet (1989 :8), la phrase se définit dans son schéma fondamental comme le *lieu d'une prédication* ; cela signifie que la phrase canonique met en relation un sujet et un prédicat conférant une propriété à celui-ci. L'on peut déceler dans la phrase de l'implicite en s'inspirant de certains éléments qui la structurent.

S'agissant du phénomène syntaxique de la phrase, notre analyse sera faite dans le domaine de la stylistique de la phrase. Ainsi, il sera question d'organiser son étude en dégagant les valeurs stylistiques : c'est ce que préconise Stolz (1995 :106) quand il fait remarquer *qu'il ne s'agit pas de mener une analyse grammaticale de la phrase, mais d'en dégager les principales lignes de forces en donnant si possible une interprétation stylistique, c'est-à-dire en montrant le lien entre une pratique grammaticale et une écriture*. La conception de la phrase, selon cet auteur, repose sur la force que peut produire un type d'écriture de celle-ci.

Au sens de Noumssi (2009 :157), *la phrase plie davantage au tempérament de l'écrivain, ainsi qu'aux enchaînements énonciatifs qu'il crée. Il en découle différents types de constructions syntaxiques, allant des phrase incomplètes aux phrases complètes*. Cela revient

à dire qu'à travers le style d'écriture particulier d'un écrivain, celui-ci mêle dans son texte une multitude des types déterminant dans l'expression de ses idées et de ses sentiments (explicites ou implicites). Pour le cas échéant, nous relevons deux types de phrases qui ont attiré notre attention : la phrase simple et la phrase complexe.

2.2.1 La phrase simple

Du point de vue logico-grammaticale, une phrase simple s'organise autour d'un verbe, de son sujet et de ses éventuels compléments. D'après Stolz (ibid, p.109), une phrase simple est une *phrase verbale ne comportant qu'une seule proposition*. Elle s'opère dans la catégorie de la phrase complète qui est un énoncé, non seulement structuré, mais aussi organisé qui respecte le schéma canonique. C'est fort à propos que Noumssi estime que c'est une *phrase pensée, phrase à sujet et prédicat, qui apparaît comme le principe générateur de l'organe central de tout le mécanisme grammatical*. Les extraits ci-dessous constituent les illustrations :

[5] « Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie » (*Candide* : 47)

[6] « Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix, car depuis la fondation de l'empire, il n'y a avait jamais eu de ministre si jeune » (*Zadig* : 46-47)

[7] « Rien n'était si beau, si liste, si brillant, si bien ordonnée que les deux armée. [...] la baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se montrer à une trentaine de mille âmes.» (*Candide* : 52)

L'extrait [5] est bel et bien une phrase simple de par sa structure autour d'un verbe conjugué « enseignait ». En effet, son usage décrit la qualité du sujet, Pangloss, en tant qu'enseignant d'une science. Une telle présentation en un seul procès permet de traduire avec force et rapidité la spécificité de l'activité scientifique que mène Pangloss. Dès lors, on pourra conclure que c'est par souci de précision que le narrateur informe le lecteur afin que ce dernier puisse voir l'intérêt que Pangloss accorde à sa personne.

L'extrait [6], quant à lui, alterne plusieurs phrases simples au nombre de deux (les deux premières). En effet, le roi de Babylone avait limogé son premier ministre ; ce qui impliquait la nécessité d'en trouver un autre. L'emploi de ces phrases simples traduit l'affairement du roi. Le rendement stylistique qui en découle est que qu'elles visent à expliquer l'accélération des actions du seigneur qui cherche à donner à son royaume un fonctionnement continu.

Le narrateur dans l'extrait [7] présente, avec faste la manière avec laquelle s'était déroulée la guerre chez les Bulgares et les Abares ainsi que les conséquences qui y en découlent. Cette narration raccourcit cet événement en trois points. Aussitôt que les deux armées avaient réagi l'une contre l'autre, on enregistrait des morts. Par cette présentation, on note le souci de pousser le lecteur à faire voir le degré de violence, du choc qui s'est produit lors de cet affrontement.

Ainsi, les phrases simples que nous avons relevées et analysées ne sont pas exhaustives. Mais, l'idée que nous pouvons tirer de leur emploi dans lesdits extraits est que Voltaire s'arrange à donner avec précision l'occupation de Pangloss, à écrire l'affairement du roi de Babylone, avide de trouver le remplaçant de son premier ministre. C'est pour clore cette analyse que l'on remarque que les phrases simples ont servi d'outils pour décrire avec force les affrontements sanglants entre les Bulgares et les Abares. Cependant, l'on note une recrudescence des phrases complexes.

2.2.2 La phrase complexe

Nous avons dit, le choix du type de phrase est déterminant dans l'expression des idées et des sentiments. C'est la structure qui accroche le lecteur et le pousse à la réflexion. La phrase complexe rentre dans le cadre de la complexité syntaxique ; c'est-à-dire que l'on trouve dans une seule structure phrastique une combinaison des idées plus subtiles au discours. Pour reconnaître la phrase complexe Bureau (1976 :99) énonce qu'*on n'a qu'à relever le nombre de niveaux fonctionnels qu'elle contient, nombre qui est fourni par l'analyse syntaxique elle-même*. En termes simples, la phrase complexe établit, grâce la relation entre la principale et la subordonnée, des rapports temporels ou logiques au sein d'une information principale et des informations secondaires. La remarque que nous avons faite en parcourant notre texte est que la phrase complexe est construite par juxtaposition et par coordination.

2.2.2.1. La juxtaposition

La juxtaposition est un phénomène linguistique qui consiste à ajuster les éléments structuraux de l'énoncé les uns après les autres. Selon Bonnard (1999 :199), *deux propositions sont juxtaposées quand la relation qui les unit est marquée seulement par la ponctuation*. Ce sont généralement les virgules, les points virgules et les deux points qui séparent les propositions dans les énoncés. Considérée sous un autre point de vue, la juxtaposition exprime des phénomènes qui se lisent au niveau de la parataxe (syndétique ou asyndétique.) Selon Dubois, et alii (1994 :344), la parataxe est un procédé syntaxique consistant à juxtaposer des

phrases sans expliciter par une particule de subordination ou de coordination le rapport de dépendance qui existe entre-elles dans un énoncé. Nous relevons dans notre corpus des exemples tels que :

[8] « Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante » (*Candide* : 46)

[9] « La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il (Candide) tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé » (*Candide* : 66)

[10] « Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré du bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde. Le troisième, de la voir tous les jours, et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre. » (*Candide* : 47)

À l'observation des trois extraits, l'on constate qu'ils disposent des liens de juxtapositions, qui peuvent s'interpréter à de degré variés. Ainsi, dans l'extrait [8], aucune liaison logique n'est matérialisée entre les éléments. Voltaire signe ici le portrait de Cunégonde sous un mode de construction de l'ordre de parataxe asyndétique qui rend vivante celle-ci. L'énumération est ici ouverte, comme pour indiquer que les éléments qui caractérisent la jeune fille ne sont pas terminés et que le lecteur peut les étendre. Toutefois, on distingue le paradoxe asyndétique de l'asyndète. Cela signifie qu'au moment où les syntagmes nominaux ou verbaux sont liés entre eux sur le plan syntaxique dans la phrase, des liens peuvent aussi s'opérer implicitement sans subordonnant entre les phrases, c'est le cas de l'extrait [9].

Dans cet extrait, nous avons un cas d'asyndète. Nous avons deux phrases où la deuxième est séparée de la première par une ponctuation expressive : le point (.). En effet, le lien logique implicitement exprimé est celui de la cause. On aura la formulation explicite suivante : Cunégonde tombe sur le canapé *parce que/puisque* Candide tombe sur ses pieds. Donc la ponctuation expressive produit un impact de cause à effet pour montrer le lien affectif qui existe entre Candide et Cunégonde et qui les conditionne l'un pour l'autre.

Le troisième, l'extrait [10], clôt cette structuration mais sous un modèle de parataxe syndétique. En effet, la structure paragraphique présente une proposition principale « il concluait » à laquelle sont subordonnées les complétives avec l'ellipse du verbe chez certaine. Seulement, notre analyse ne regarde pas ce lien logique explicite qui s'est établi entre elle grâce au mot introducteur « qu' ». C'est plutôt au niveau de la ponctuation qu'elle s'opère. Dans cet exemple, l'auteur multiplie les points de coordination à travers l'usage du coordonnant « et » dont la plus-value, en termes de valeur, est d'énumérer progressivement les différentes

séquences de naïveté de Candide. Paradoxalement, ce coordonnant est précédé, pour le premier, par le point-virgule, pour le second, par la virgule ; ce qui, non seulement montre que le système énumératif reste encore ouvert, mais aussi traduit un effet d'accumulation immédiatement sensible et donne un dynamisme à l'énoncé, voire au raisonnement de Candide.

En somme, l'on voit de l'implicite dans le texte de Voltaire par l'absence de l'utilisation expressive des connecteurs logiques subordonnants, mais que ceux-ci sont intrinsèquement exprimés sous leur mode indirect de par les résultats de nos analyses. Au-delà de la juxtaposition, l'on relève tout de même une autre forme de construction à savoir la coordination qui marque fortement notre corpus.

2.2.2.2 La coordination

La coordination consiste en une utilisation dans une séquence phrastique ou textuelle des outils (conjonction de coordination) devant servir de moyen pour mettre ensemble les mots, les propositions ayant une même fonction. Pour Arrivé et alii (1986 :175), *la coordination est un lien syntaxique qui établit entre deux unités ayant une même fonction syntaxique et placée sur le même rang*. Cette définition fait réapparaître la notion de parataxe asyndétique. Seulement, la notion d'implicature conversationnelle, dans les théories de la communication, a permis de simplifier considérablement le sens premier d'un mot. Souvent un mot ou expression paraît avoir tantôt tel sens, et tantôt tel autre. C'est par exemple le cas de « mais » et de « et » dans les extraits suivants :

[11] « A peine Candide fut-il dans son auberge, qu'il fut attaqué d'une maladie légère, causée par ses fatigues. [...] Martin disait : « je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre : aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, *et* je guéris » (*Candide* : 124)

[12] « Le seigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle voleurs ; *mais* lisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaise : il volait avec une rapacité furieuse, et donnait libéralement... » (*Zadig* : 82)

Dans les deux extraits, le phénomène que nous étudions est l'analyse de l'implicite dans les liens logiques au niveau des coordonnants « et » et « mais ».

Dans [11], les deux propositions, indépendantes « aussi n'eus-je ni amis, [...] » et « je guéris » sont conçues sur le mode énumératif. Mais, l'élément « et » fait d'elles des propositions coordonnées comme pour dire que « et » les associe. En effet, il y a nuance de sens. Le « et » n'a pas une valeur associative, comme prévu, dans ce contexte. Il exprime la concession dans la mesure où l'absence de l'assistance (amis, dévotes, médecins) n'a pas empêché que Martin

ne trouve sa guérison. Une telle disposition est une manière Voltairienne de ridiculiser les considérations scientifiques et religieuses selon lesquelles l'on ne vit que grâce à leur apport inventif. Martin pouvait ajouter d'autres éléments qui défient la science ou du moins s'opposent à elle car le phénomène de fausse clôture le prévoit.

Dans [12], nous avons « le seigneur du château était un des Arabes [des voleurs] ; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaise ». Originellement, « mais » est une conjonction de coordination. Toutefois, le lien implicite que son usage traduit ici est l'opposition qu'il exprime entre le statut malhonnête du seigneur qui ne l'empêche d'être aussi un homme de bonne foi. Mais, notons que c'est par euphémisme qu'on attribue cette qualité au Seigneur dans la mesure où la vision de Voltaire est de faire descendre aux enfers les écarts de comportement en opposant à ceux-ci, l'idéal d'un monde souhaité. En plus du mot, de la phrase ou de la proposition, nous remarquons que le paragraphe et le texte dans sa globalité constituent aussi les foyers de l'implicite.

2.3 La paragraphe et le texte

L'analyse de l'implicite dans *Candide* et *Zadig* n'a consisté jusqu'ici qu'à l'examiner sur le plan syntagmatique des mots et des propositions impliquées dans les constructions de l'énoncé de Voltaire. Le paragraphe et le texte constituent les autres axes d'analyse.

2.3.1 Le paragraphe

Le paragraphe est une disposition matérielle de l'énoncé. Loubet (1954 :137) montre dans ses explications qu'en général une phrase isolée ne suffit pas à expliquer clairement une idée. Celle-ci doit alors être développée en plusieurs phrases dont l'ensemble constitue un paragraphe. Dans l'écriture, ajoute-t-il, on rend sensible la succession de plusieurs idées en revenant à la ligne après le développement de chacune d'elles. Pour conclure, il affirme que le paragraphe correspond à l'alinéa. C'est-à-dire qu'on fait rentrer le premier mot au début, de chaque ligne suivante. À cette explication matérielle du paragraphe, nous ajoutons que l'organisation d'un énoncé en paragraphes est à l'image du cheminement de la pensée de l'écrivain ou de l'auteur, où l'on peut repérer une énumération, une explication, une description des faits.

Sur le plan de la composition (externe), *Candide* et *Zadig* de Voltaire sont structurés, outre les chapitres, en paragraphes généralement d'inégales longueurs. Prenons à titre illustratif ces deux paragraphes du chapitre premier de *Candide*.

[13] «Il y avait en Vestphalie, dans le château de monsieur le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple, c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monsieur le baron était un des plus puissants seigneur de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute de besoin, ses palefreniers étaient ses piqueurs, le vicaire de village était son grand aumônier. Ils l'appelaient tous, Monseigneur, et ils raient quand il faisait des contes » (*Candide* : 45-46).

Sur le plan formel, cet extrait présente deux mises en retraite qui montrent qu'il est constitué de deux paragraphes d'inégales longueurs. Mais la question est celle de savoir comment l'organisation, sous un mode inégal, a-t-elle un rapport avec l'implicite.

Le premier paragraphe présente sur un mode tantôt narratif, le début de l'histoire dans un passé lointain et sans précision, tantôt descriptif, un ensemble de comportements moraux et d'attitudes observés chez Candide. En effet, celui-ci est le référent principal autour duquel est construit le paragraphe. Toutes les idées découlent du prestige qu'on lui accorde ou non.

Le second paragraphe, quand à lui, élabore une réflexion qui traduit le dénigrement de Candide par l'aristocratie malgré ses atouts naturels et admiratifs). En effet, l'auteur suggère plus qu'il n'affirme que l'aristocratie n'est pas à l'abri des critiques des marginalisés.

En somme, l'organisation de ces paragraphes met en deux temps différents mais complémentaires l'image de Voltaire dans le cheminement de sa pensée. Dans l'un comme dans l'autre, l'on remarque que chaque référent dispose d'une ou des qualités que les uns et les autres apprécient. La mise en exergue des atouts naturels de Candide, des préjugés sociaux qui tournent sur son origine, contre la dérision de l'image du baron, constitue une sorte de parallélisme que Voltaire instaure dans l'évolution, de son intrigue dans le texte tout entier.

2.3.2 Le texte

Nous avons dit, l'analyse de l'implicite dans notre corpus n'a consisté jusqu'ici qu'à l'examiner sur le plan syntagmatique. Hors mis le mot et le paragraphe, le texte dans son ensemble fonctionne comme un macro-acte (vaste acte) de langage indirect ou implicite. Par définition, le texte est un espace continu dans lequel des messages spécifiques se succèdent. Chacun de ceux-ci sont figurés comme ayant les deux membres A et B liés dans la relation.

Selon Lundquist (1980), le texte est un signe global. C'est *un macro signe doté d'un signifié, d'un signifiant et d'un référent*. Pour qu'il ait texte, le signifié et le signifiants s'associeront pour donner naissance à un référent correspondant ; ceci sur la base d'une cohérence qui s'établit en même temps que sur la suite des messages du texte qui intéresse le lecteur. C'est la raison pour laquelle Genette (1966 : 190-191) estime qu'une œuvre littéraire, du point de vue implicite, *n'intéresse le sémiologue qu'en qualité de langage second, soit que le texte verbal se charge d'imposer une signification à sujet non verbal [...] soit qu'il se dédouble en quelque sorte lui-même pour ajouter à sa propre signification explicite et littérale ou dénotée, un pouvoir supplémentaire de connotation qui l'enrichit d'un ou de plusieurs sens seconds*. Cette conception montre que le texte dispose d'un contenu implicite qui intéresse le lecteur dans la mesure où il lui permet de transcender la signification explicite ou dénotée du message pour accéder au sens connoté qui l'enrichit.

Candide et *Zadig* contiennent des valeurs intrinsèques dont seule l'analyse des constructions, jusqu'ici, étudiées l'étayent. En effet, notre corpus est la résultante des thèmes dont leur coprésence renforce le ridicule de Voltaire. Le lecteur voit qu'il découle de ces contes une caractérisation suffisante dont l'on aurait besoin pour mettre sur pieds ces intrigues. Dans le prolongement de l'étude de l'implicite, le texte de Voltaire ne saurait être la présentation linéaire d'une histoire des personnages d'un point A à un point B. L'auteur communique sous un aspect camouflé ce que l'on appellerait l'échec de l'optimisme. Ainsi, on aperçoit son texte sous un angle d'appel qui exige que l'on reconnaisse que la réalité humaine n'est pas un fait, seulement entaché, des aspects louables. Mais qu'il faudrait que l'on soit victime des irrégularités qui le pousseront à réagir en vue de s'améliorer. C'est pour cela que *Candide* et *Zadig* ont accepté la réalité d'un monde moins favorable qu'ils ont trouvé la nécessité urgente de relativiser leur perception.

Au demeurant, nous voulons rappeler que notre étude portait sur l'analyse des constructions courantes comme moyens d'expression de l'implicite dans *Candide* et *Zadig*. Cette analyse s'est articulée autour de l'observation des mots et expressions, la phrase (dans ses structures) et enfin le paragraphe et le texte. Il s'avère pour la première articulation que la base d'un discours est le mot qu'utilisent les interlocuteurs. Leur choix est tel que celui-ci fait passer une valeur selon la place qu'il occupe. Cette considération s'est appliquée à la phrase et sa structure. Voltaire s'est exprimé à la fois de façon simple et complexe, vue la structure des phrases et le mode d'enchaînement qui relie les éléments impliqués dans la construction. Ces phrases n'ont pas fonctionné en mode disparate. Leur mise ensemble a facilité une

compréhension de l'arrière-plan de Voltaire allant du paragraphe au texte. Voltaire pourrait choisir d'organiser tout simplement ses textes sans chapitres, ni paragraphes ou encore faire des phrases simples uniquement. Mais il ne l'a pas fait. Ce serait une façon de dire que le modèle d'une écriture révèle l'intention, l'attitude du sujet parlant vis-à-vis de son énoncé comme souligne notre chapitre troisième, l'implicite et modalisation.

**DEUXIÈME PARTIE : LES VALEURS DISCURSIVES DE
L'IMPLICITE**

DEUXIÈME PARTIE

Faire de la linguistique, c'est pour nous tenter de comprendre comment les énoncés sont compris (Kerbrat-Orecchioni, 1986 :9). L'étude de l'implicite, du point de vue de décodage, consiste, non seulement à saisir la compréhension d'un énoncé, mais aussi et surtout d'en déduire les valeurs. La deuxième partie de notre travail essaye de cerner les outils linguistiques impliqués dans la production de l'énoncé. C'est en fait l'analyse des valeurs discursives des phénomènes linguistiques tels que la modalisation et les figures de styles dans la langue. Leur usage par Voltaire dans notre corpus offre, plus d'une possibilité, au lecteur de cerner sa prise de position en tant que l'apôtre de la paix.

CHAPITRE TROISIÈME : IMPLICITE ET MODALISATION

Étudier l'implicite dans la modalisation est une occasion qui semble convenable pour rappeler le rôle rhétorico-pragmatique que peut révéler le choix d'usage de certains termes et formes phrastiques dans le discours des interlocuteurs en situation de communication. S'agissant effectivement de la sélection d'un mot et par extension celle de la phrase, Amossy, (2006 :158) reconnaît que *la sélection d'un mot n'est jamais dénuée de poids argumentatifs,*

même si elle n'a pas fait l'objet d'un calcul préalable. Cela signifie que l'attitude des interlocuteurs pour infirmer ou confirmer, pour critiquer ou juger un fait donné découle du choix des modalisateurs, ainsi que de leur agencement. De la sorte, nous ne pourrions déduire l'intention des interlocuteurs qu'en explorant certaines formes linguistiques qui communiquent leurs appréhensions. Fromilhague et Sancier (1991 : 87), estiment qu'elle a été définie par Kerbrat-Orecchioni (1980 :199) comme *le processus par lequel le sujet de l'énonciation manifeste son attitude à l'égard de son énoncé.* L'attitude étant une conduite que l'on adopte en des circonstances déterminées, la modalisation qui l'exprime, a ceci de pragmatique qu'elle permet, note Soutet (1989 :122), au sujet de l'énonciation de renforcer, de nuancer et de rectifier son propos. Pour Bally (1965 :20) à qui l'on doit la paternité du terme *modalisation*, il estime, en stylistique moderne que, la modalisation désigne l'objectif intentionnel qui permet, non seulement, d'explorer la motivation de la production d'un discours par un sujet, mais aussi de voir comment s'exprime un certain type d'attitude de celui-ci par rapport à son énoncé. Tous ces théoriciens sont unanimes que l'attitude, mieux le jugement est au cœur du fonctionnement de la modalisation. C'est ainsi que dans *Candide et Zadig* de Voltaire, l'on peut se poser la question suivante : comment les modalités constituent-elles, pour l'essentiel, les marges de vocabulaire subjectif qu'utilise Voltaire pour traduire son attitude vis-à-vis de l'optimisme de Leibniz, incarné par Pangloss ? Autrement dit, quelles attitudes, associées aux modalisateurs, sont évoquées implicitement ? Pour répondre à cette préoccupation, notre tâche consistera à relever, à analyser et à interpréter les liens existants entre le langage et les effets du discours qui y en découlent. Pour cela, deux grandes articulations sont donc envisageables à cet effet. Il s'agit des modalités d'énoncé et de la modalité d'énonciation.

3.1 Les modalités d'énoncés

Dans *Grammaire méthodique du français* (1994 :580), Paris, PUF, 1^{ère} Édition, de Pellat et Rioul, on peut lire : *les modalités d'énoncés renvoient au sujet de l'énonciation en marquant son attitude vis-à-vis du contenu de l'énoncé.* De façon concrète, il s'agit de voir, comment l'idée évoquée dans la proposition énoncée peut être utile/inutile, heureuse/malheureuse, agréable/désagréable et même souhaitable ou non, etc. À partir de là, on comprend pourquoi la modalité révèle le plus souvent la position favorable ou non du locuteur dans la réflexion de l'allocutaire. Ainsi, certaines classes de mots comportent une propriété modale dont sa typologie nous permettra de modeler et d'appuyer les attitudes subjectives des différents personnages par rapport à la réalité de « tout va bien dans le meilleur des mondes possibles » de Pangloss.

Nous l'avons dit, les modalités d'énoncé expriment la manière dont l'énonciateur apprécie le contenu de l'énoncé. Ceci s'opère par l'utilisation de certaines formes linguistiques pour évoquer des entités du monde. Voltaire exprime implicitement certaines attitudes ou jugements contre l'absurdité de Leibniz à travers l'usage des substantifs, d'adjectifs qualificatifs, d'adverbes et des verbes subjectifs.

3.1.1. Les substantifs axiologiques

Selon Kerbrat Orecchioni (ibid., p.92), les substantifs axiologiques désignent des termes flatteurs ou injurieux qui font figure de détonateurs illocutoires à effets immédiats et parfois violents. En d'autres termes, ce sont des mots dont leur usage laisse dans l'arrière-plan, le point de vue du locuteur sur l'entité présentée. En matière de noms, certains sont choisis à dessein dans le but de renforcer l'argumentation, en laissant le soin au destinataire de compléter l'idée insinuée. C'est donc à partir de l'information cachée que l'on induit à travers les substantifs à la fois affectif et évaluatif que Amossy (ibid., p.164) énonce que *l'implicite contribue à la force de l'argumentation dans la mesure où il engage l'allocutaire à compléter les éléments manquants*. Rendu à ce stade, on peut déjà dire que dans *Candide* et *Zadig*, il y a des substantifs qui ne font pas que désigner simplement sous certains points de vue. Il revient au destinataire en tant que sujet compétent de dégager le sens d'utilisation. Nous pouvons relever l'emploi desdits substantifs dans les extraits ci-après :

[1] « O monstre ! O le plus scélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig.- Vous m'aviez promis plus de patience lui dit l'Ermite en l'interrompant ; apprenez que, sous les ruines de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense, apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux.- Qui te l'a dit, barbare ? Cria Zadig ; et quand tu auras lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ? » (*Zadig* : 106)

[2] « À peine reprenais-je me sens que je vous vis dépouillé tout nu. Ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche, et d'un incarnat⁶ plus parfait que celle de mon capitaine de Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentiments qui m'accablaient qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulu dire : « Arrêtez, barbares ! » (*Candide* : 69-70)

Dans l'extrait [1], nous assistons à un échange moins paisible et amical entre Zadig et l'Ermite. En effet, l'Ermite est un maître qui enseigne à Zadig la paix, la sagesse et la vertu. Cependant, il vient de noyer un jeune homme innocent de quatorze ans, alors le neveu unique d'une veuve charitable et vertueuse qui eut l'honneur, quelques jours avant, de les héberger dans sa maison, lui et son maître Ermite. Considérant cet acte comme une contre-valeur qu'il

⁶ Incarnat : rose vif, terme souvent employé pour désigner la couleur de la peau

illustre par l'usage des termes tels que : *monstre, scélérat et barbare*, Zadig assimile métaphoriquement l'Ermite à un homme méchant, ingrat et hypocrite. Ainsi, ces noms plus que jamais injurieux et violents, traduisent le douloureux jugement de Zadig contre toute exécution d'un acte pareil au nom de la Providence. Tout laisse donc à croire que Zadig apprécie mal et très mal l'initiative de son maître. Il la rejette et pense le raisonner sur le fait que le criminel, dans son forfait ne saurait l'accrocher sur le dos de la Providence. C'est presque le même sentiment qui anime Cunégonde dans l'extrait numéro [2].

En effet dans l'extrait [2], Cunégonde raconte à Candide l'horrible séance d'auto-da-fé célébrée par monseigneur l'Inquisiteur à laquelle elle a assisté. Elle rend vivante son affection vis-à-vis des victimes de cette pratique inhumaine à travers une gamme des mots/noms dont le sens lexical reste imprécis et incontrôlable. Il s'agit de : *l'horreur, la consternation, la douleur, le désespoir et barbare*. Leur emploi témoigne l'état d'âme triste de Cunégonde qui juge incroyable la manière avec laquelle l'on pense que l'empêchement d'un éventuel tremblement de terre à Lisbonne passera par le sacrifice humaine. Dès lors, elle juge « barbares » les exécuteurs de cette pratique, comme Zadig l'a fait avec l'Ermite.

Au demeurant, nous pouvons dire que l'étude des modalités d'énoncé au niveau des substantifs axiologiques se caractérise par une récapitulation des noms, qui expriment sous un angle à la fois affectif et évaluatif des sentiments douloureux des Zadig et de Cunégonde au sujet d'une part, de l'attitude cruelle et irrévérencieuse de l'Ermite vis-à-vis du genre humain, et d'autre part de l'effroi que cause l'exécution de l'homme par l'homme. Par ailleurs, l'inventaire de la subjectivité se fonde aussi sur les adjectifs qualificatifs affectifs.

3.1.2. Les adjectifs affectifs

L'adjectif qualificatif est considéré d'après Cressot et Jarnes (1947 :132) comme *l'outil principal de la caractérisation du substantif* qui peut se mettre soit avant le substantif, soit après. L'adjectif qualificatif renforce le nom et l'actualise. Pour Noumssi (2009 :135), la caractérisation adjectivale est une *opération d'esprit qui met l'accent sur les traits impressionnants des entités perçues. Aussi, la caractérisation aura-t-elle comme finalité de représenter au jugement et à la sensibilité des êtres, des idées avec tous les caractères qui marquent leur nature intérieure et extérieure*. En effet, l'adjectif qualificatif extériorise la propriété de l'objet qu'il détermine, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de l'objet. Dans ce cas, il implique un engagement affectif de l'énonciateur dès lors qu'il permet d'induire sa présence manifeste dans l'énoncé. Dans notre corpus, tous les adjectifs qualificatifs

ne sont pas affectifs. Mais ceux qui mettent l'accent sur les traits impressionnants des concepts qui récusent l'idée de la Providence sont mis en exergue dans les extraits ci-après :

[3] « ..., j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgare, du coup, de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain don Issachar, de mon abominable inquisiteur... » » (*Candide* : 70)

[4] « Zadig passa la nuit dans l'agitation la plus violente « Quoi ! disait, ce roi est devenu fou ! il est tué ! Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré et ce brigand est heureux : ô destinée, un voleur est heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse, ou vit dans un état pire que la mort. O Astarté ! qu'êtes-vous devenue ? » » (*Zadig* : 84-85)

Après avoir assisté à l'horrible séance d'auto-da-fé, Cunégonde continue à dire à Candide ce que fut sa désolation. En effet, cette situation tragique l'amène à se souvenir de son triste et douloureux passé. Dans son récit, nous relevons les adjectifs qualificatifs comme *vilain* dans « *vilain* soldat » et dans « *vilain* don Issachar » et enfin « *abominable* » dans « *abominable* inquisiteur ». Ces adjectifs qualificatifs sont critiques et rentrent dans le registre de la raillerie. Les noms qu'ils qualifient, mieux caractérisent se référant à des personnes qui lui ont rendu la vie infernale. La preuve est le sens lexical de ces adjectifs. Ils sont tous péjoratifs et rendent compte de la manière avec laquelle Cunégonde exprime sa souffrance, peint ses détracteurs.

Ainsi, l'usage de ces termes évaluatifs constitue la marque avec laquelle Cunégonde décrie les exactions de Don Issachar, du soldat bulgare et de l'inquisiteur. Derrière ce message de Cunégonde, l'on peut relever la désinvolture, l'abus d'autorité et surtout l'attitude criminelle qu'elle vise à faire voir, à faire sentir par Candide de ceux-ci.

Dans l'extrait [4], Zadig décrie l'insouciance du roi Arbogad qui s'enivre alors que le peuple souffre à cause de la guerre dans l'empire. L'image qu'il fait de lui et qu'il le mérite s'exprime, non seulement en termes des mots qu'il utilise *un voleur*, *un brigand*, mais aussi par l'emploi du qualificatif « *heureux* » qu'il lui attribue. Apparemment, l'on croirait que « *heureux* » qui qualifie Arbogad vient ici l'honorer, lui et son statut de roi, comme garant des libertés, de la sécurité des biens et des personnes. L'adjectif « *heureux* », bien au contraire, perd toute sa valeur comme l'expression du bien-être. Zadig n'est pas heureux quand il assiste à un tel comportement. Ainsi, l'on peut admettre que l'usage dissimule, a fortiori, un sentiment qui vilipende l'incontinence d'Arbogad, son caractère absurde devant le mal humain.

L'analyse des adjectifs qualificatifs consistait à faire ressortir leur valeur d'usage chez les personnages qui les emploient. Nous avons, à cet effet, remarqué qu'ils sont en grand

nombre évaluatifs et quelque peu affectifs. En tant qu'évaluatifs, ils expriment la hargne avec laquelle Zadig et Cunégonde peignent d'une part Issachar l'inquisiteur, le soldat bulgare, et d'autre part, le dédain manifeste contre le roi Arbogad. Ceux-ci étant considérés comme des assassins chevronnés, ils ont fait subir ces deux personnages. Si les adjectifs affectifs caractérisent pour les culpabiliser, il reste à interroger les diverses nuances de sentiment à travers l'emploi des verbes subjectifs.

3.1.3. Les verbes subjectifs

Le verbe est le noyau principal de l'énoncé qui contient l'information que véhicule un message. En tant que tel, il n'échappe au phénomène de la subjectivité. La notion du verbe comme modalisateur est complexe. Il peut exprimer pour certains, un sentiment, une opinion et un jugement de vérité ou de fausseté, de bon ou de mauvais, etc. Dans notre corpus, nous distinguons des verbes qui scient à cette taxinomie des valeurs ci-dessus et qui peuvent s'illustrer dans les exemples suivants :

[5] « Je n'en sais rien, répondit le bonhomme ; et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun Vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général, ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent ; mais je ne m'informe jamais ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive » (*Candide* : 165).

[6] « O Zadig ! je vous aimais comme mon époux. Je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie » (*Zadig* : 29)

L'extrait [5] constitue la réaction du bon vieillard à la question de Pangloss, qui demandait à celui-ci comment se nommait le muphti et le Vizir du banc assassinés à Constantinople. En effet, cette réaction est explorable par l'emploi de certains verbes qu'utilise le bon vieillard dans son argumentaire. C'est le lieu de relever les verbes « ignore », « présume », « tente ». Ces verbes contiennent les différentes intentions du locuteur dans sa prise de parole. Ils sont analysables à trois niveaux selon le sens lexical de chacun. Dire qu'il ignore cette histoire d'assassinat témoigne de sa volonté d'exprimer son désintéressement, à ne rien dire sur les victimes. C'est pour marquer son recul qu'il avance une opinion à travers le verbe « présume » pour faire comprendre à Pangloss la nécessité d'être prudent. Il définit sa prudence par l'emploi de « me contente » qui traduit l'état de satisfaction dont il jouit en restant fidèle à ses activités.

En somme, le bon vieillard projette ses sentiments en ignorant le désastre de Constantinople y compris les situations des victimes. C'est sans doute parce qu'il juge ennuyeuse l'inquiétude ou la préoccupation de Pangloss sur la question. Mais, il lui répond finalement tout en lui suggérant ce qui peut être la cause de ce dégât. Alors, il propose que l'on travaille en se méfiant de la politique.

Dans l'extrait [6], une femme nommée Sémire vient d'être libérée manu militari entre les mains de ravisseurs. Contrairement au bon vieillard qui ne se soucie guère des âmes en détresse et pour cause, Zadig vient de montrer combien, il est important de connaître que les hommes sont faits pour se soutenir les uns les autres. De retour de son évanouissement et de sa situation sanglante dans laquelle elle était plongée, elle manifeste sa reconnaissance à travers des verbes affectifs : « aimais », « aime ». Particulièrement employé à la première personne, ce verbe de « aimé » et d'« aimais » connote, le lien affectif qu'elle a eu de son époux par le passé. Alors l'acte salvateur que Zadig vient de poser est similaire à celui dont elle en était bénéficiaire. C'est la raison pour laquelle elle n'est pas ingrate de montrer, en temps réel, qu'elle aime Zadig.

De ce qui précède, l'emploi du verbe « aimais » et « aimé » à la première personne est une marque à travers laquelle l'on peut lire l'extase de l'Égyptienne Sémire. Par ailleurs, l'on peut déduire que son usage manifeste simplement une appréciation éthique qui voudrait que la reconnaissance soit un devoir, une attitude absolument à manifester lorsqu'on a été venu en aide en cas de détresse. Bien plus, l'expression de sentiments du sujet qui parle n'est aussi décelable à travers les adverbes axiologiques.

3.1.4 Les adverbes axiologiques

Dernière variante de cette liste des modalités d'énoncés, qui n'est certes pas exhaustive, les adverbes ou les locutions adverbiales sont aussi des modalisateurs à travers lesquels nous pouvons lire les jugements d'un locuteur dans son énoncé. Dans une perspective pragmatique, les adverbes conditionnent les mesures de recevabilité du contenu propositionnel du locuteur par le destinataire. En d'autres termes, l'utilisation qu'en fait le sujet parlant d'eux permet de lire soit son adhésion, sa prise de distance, etc. Partant de cette considération, il est important d'interroger dans les extraits ci-après les adverbes et locutions adverbiales qui consolident le lien étroit entre les locuteurs et leur énoncé :

[7] « Candide fut si étourdi et si choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, et qu'il fit son marché avec le patron

hollandais (dût-il) voler comme celui du Surinam pour le conduire sans délai à Venise » (*Candide* : 136)

[8] « voici dans ce moment ce qui se passe dans l'âme de Candide, et comment il raisonna : « si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler, il pourra en faire autant de Cunégonde, il m'a fait fouetter impitoyablement, il est mon rival, je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer (*Candide* : 71)

Les extraits [7] et [8] sont tous deux ce que nous pouvons appeler les méditations de Candide que le narrateur nous livre au discours direct. C'est pourquoi nous avons pensé associer leur analyse. Dans l'extrait [7], le précédent de ce récit nous apprend qu'un amiral venait d'être tué solennellement parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde. Dans le second [8], Candide vient d'opérer la légitime défense en laissant sur le carreau le plus colérique Hébreu Issachar qui a voulu s'en prendre à lui. Soudain, monseigneur l'inquisiteur arrive. Dès lors, Candide décide de se sauver et plonge dans une profonde réflexion. En effet, bien que selon Todorov (1970 :7) les adverbes subjectifs constituent une classe la plus complexe dans la mesure où, son étude pose encore des multiples problèmes d'éligibilité et de standardisation, nous relevons comme adverbes « si » (2 fois) dans le [7], « infailliblement » et « impitoyablement » dans le [8].

Le « si » est un adverbe d'intensité qui vient montrer à quel point Candide est en proie à la douleur psychologique et physique. Son étonnement qui est vécu en intensité est un jugement qu'il émet sur la façon avec laquelle l'homme rend justice s'il c'en était une. Partant de ce châtiment vécu et entendu en direct, il ne doute plus que ce qui est arrivé à cet animal peut aussi lui arriver. Selon l'utilisation qu'il en fait de « l'infailliblement » et de « impitoyablement », on peut dire de toute évidence qu'il est certain que l'inquisiteur se caractérise par une intolérance récidive.

L'étude de l'implicite dans les modalités d'énoncé qui s'achève s'est articulée autour de quatre catégories grammaticales. Nous avons analysé tour à tour les substantifs subjectifs jusqu'aux adverbes subjectifs en passant par les adjectifs qualificatifs et les verbes subjectifs. En somme, le message qu'ils transmettent dissimule d'autres qui ne sont pas clairement exprimés. C'est le lieu de constater ce qu'ils expriment au niveau des différentes interprétations qui découlent des choix des noms, des types de verbes, des adjectifs et des valeurs des adverbes. Par ailleurs, l'implicite Voltairien peut aussi s'opérer à travers les modalités d'énonciation.

3.2. Les modalités d'énonciation

Deuxième forme de la modalisation, les modalités d'énonciation, dans l'approche énonciative, marquent elles aussi l'inscription du sujet parlant. À en croire Anscombe-Ducrot

(1983 :36) l'énonciation *est l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle*. Dans une situation de communication, le sujet s'arrange, et avec un objectif précis, à adopter une façon de s'exprimer. Ainsi, la modalité d'énonciation devient une stratégie qui transcrit l'attitude du locuteur vis-à-vis, non seulement de son énoncé, mais aussi sur son interlocuteur. C'est la raison pour laquelle, cerner la différente attitude, consistera à convoquer les différents types. Dans tous les documents que nous avons consultés, l'on dénombre dans l'ensemble quatre types de modalités fondamentales à partir desquelles nous pouvons explorer les différentes manières dont un locuteur apprécie le contenu de son énoncé. Il s'agit de la modalité déclarative, injonctive, interrogative et exclamative.

3.2.1. La modalité interrogative

Originellement, l'interrogation vise à poser une question en vue d'obtenir une information. En tant que telle, c'est une modalité pour la quête des connaissances, des découvertes et d'exploration des univers cachés. Comme les figures de rhétorique dont leur fonction phatique (au sens de Roman Jakobson (1963) est de renforcer le contact entre le locuteur et l'interlocuteur, la modalité interrogative dispose à la fois d'un enjeu explicite (direct) qui vise à susciter une réponse par un procédé linguistique chez l'interlocuteur, et un enjeu implicite (indirect) qui dissimule une déclaration sous forme d'une question : il s'agit de l'interrogation rhétorique. Selon Bonhomme (2009) l'interrogation rhétorique *feint un échange dialogique avec l'allocutaire, alors qu'il y a seulement une assertion qui ne nécessite pas une réponse*. En effet, les personnages de notre corpus font usage de l'interrogation dans le but de faire réagir leur interlocuteur. Examinons ce phénomène dans les exemples suivants :

[9] « la joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifient contre l'orage. « Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit Zadig au pêcheur.- c'est répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback⁷ auprès de Babylone, et je faisais, avec l'aide de ma femme, les meilleurs fromages à la crème de l'empire » (*Zadig* : 86)

[10] « Candide s'évanouit à ce mot, son ami rappela ses sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide rouvre les yeux. « Cunégonde est morte ! Ah ! meilleur des mondes, où êtes-vous ? Mais de quelle maladie est-elle morte ? » (*Candide* : 55)

Dans l'extrait [9], l'interrogation est oratoire. En effet, Zadig pose une question au pêcheur de Derlback qui ne peut répondre par oui ou non. À partir de là, on comprend que

⁷Derlback : Ascoli suppose que ce nom, inconnu des géographes, pourrait être une déformation de Diarbek ou Deirbekr, capitale de la région occidentale de la Mésopotamie

derrière cette question, Zadig affirme mais de façon déguisée les décrépitudes de son interlocuteur. Sa demande, qui se veut perlocutoire, contraint l'interlocuteur à être placé devant ce que le locuteur estime être une évidence gênante. Mais pour ne pas enfoncer le clou dans ce qui est déjà horrible, il s'abstient à adoucir son intention pour apaiser dans la douleur la situation critique et difficile de son vis-à-vis. Suite à cette demande contraignante, l'interlocuteur confirme par une évocation de son passé glorieux mais bousculé, dès lors qu'il est exproprié par le seigneur Orcan. Ainsi, la question de Zadig dont la réaction du pêcheur est une réponse, a servi de moyen pour critiquer les actions du seigneur Orcan. Cette critique, mais sous d'autres formes, se prolonge dans l'extrait [10].

Dans cet extrait [10], Candide a fait la rencontre de Pangloss, son ancien maître de philosophie qui lui fait part de la mort de Cunégonde, l'être aimée de Candide. Le récit nous apprend que cette nouvelle l'a terrorisé psychologiquement. Partant, la demande « meilleur des monde, où êtes-vous ? » est une question rhétorique. Sa préoccupation requiert certes une question, mais qui ne l'est pas fondamentalement. C'est bien au contraire une attitude énonciative qui dissimule une impression négative et absurde de la philosophie de Pangloss selon laquelle tout est bien dans le meilleur des mondes possibles.

À la lumière de cette analyse, nous sommes en droit de dire que l'interrogation exprime une attitude de son utilisateur. Elle vise, selon l'usage que l'on en fait, à communiquer le non-dit non exprimé. C'est la raison suffisante pour comprendre qu'une question posée est une stratégie de vérification, chez l'interlocuteur, de la véracité ou de la fausseté d'une idée. D'où la modalité déclarative.

3.2.2. La modalité déclarative

La modalité déclarative se définit comme tout énoncé, toute proposition qu'un locuteur avance pour exposer un fait. Selon le but visé, elle peut être vraie ou fausse et constitue ce que l'on appelle l'affirmation ou la négation. Considérant le fait que le discours repose sur l'interaction des interlocuteurs, un énoncé déclaratif vise à faire réagir l'allocutaire par le caractère supposé vrai ou faux des propos énoncés. Au-delà de son simple statut qui consiste à affirmer ou à infirmer quelque chose, la déclaration dissimule elle aussi un contenu tacite et marque l'esprit de l'interlocuteur à partir des éléments qui la composent. Evoquer un mot et l'associer avec d'autres peut déjà constituer un acte de subjectivité ou d'objectivité pour persuader ou influencer l'autre. C'est la raison pour laquelle, Caron (1983) estime que le simple fait de dire ou de parler, de produire un discours qui est censé s'adresser ou s'orienter à un

interlocuteur revient déjà à accomplir des actes. Prenons par exemple les déclarations suivantes :

[11] « Eh vraiment oui ! dit Cacamba, j'ai été cuistre⁸ dans le collège d'Assomption⁹, et je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre. Il est divisé en trente provinces. Los Padres¹⁰ y ont tout, et les peuple rien¹¹. C'est le chef d'œuvre de la raison et de la justice » (*Candide* : 90)

[12] « Zadig parlait avec tant de confiance que le roi (Nabussan) crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig, les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu. Si votre majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret et la chose le plus simple et la plus aisée » (*Zadig* : 79).

Dans l'extrait [11], nous relevons deux déclarations sous forme affirmative. Il s'agit de : « c'est une chose admirable que ce gouvernement » et « Los Padres y ont tout, et les peuple rien. » C'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice ». L'affirmation étant un énoncé ou un acte de langage qui consiste à valider un point de vue, Cacambo apprécie le gouvernement de Los Padres mais sous un ton ironique. Cette appréciation ironique se caractérise par la mise en exergue de ce que Los Padres font et font déjà très mal. Partant de cette vision de la chose, on peut comprendre le désaccord de Cacambo vis-à-vis du despotisme gouvernemental. Derrière son énoncé, il érige une critique acerbe qui caricature au rabais le pouvoir des religieux. En lieu et place de l'égalité dans la répartition de la richesse commune, ils ont installé l'inégalité. Ce qui crée un déséquilibre qui avantage les uns d'une part et désavantage les autres d'autre part. C'est ce que Zadig nous révèle dans l'extrait suivant :

Dans l'extrait [12], soulignons que Zadig abjure (renonce solennellement) l'univers de croyance à laquelle appartient le roi Nabussan de Serendib. Il le matérialise par l'usage de la négation « n'...pas » à laquelle est associé le participe passé « déplu ». En effet, il s'avère que le roi et les gens de son royaume, en général, sont accoutumés aux choses surnaturelles qu'ils considèrent comme de l'inexplicable. À travers cette croyance préétablie, qu'ils respectent parce qu'ils ne peuvent s'y démêler, Zadig voit en cela un écart de comportement. C'est pour cela qu'on voit ériger sa critique par des propos qui réfutent cet ordre établi. Ainsi, la déclaration de Zadig devient une négation, un jugement qu'il émet personnellement. Et partant de là pour

⁸ Un cuistre : un valet de collègue

⁹ Assomption : asuncion ville fondée en 1537 par les Espagnols et capitale du Paraguay

¹⁰ Los Padres : les pères jésuites qui gouvernaient les territoires du Paraguay

¹¹ Dans *Candide*, les « réductions » jésuites du Paraguay apparaissent avant tout comme un gouvernement despotique fondé sur l'injustice sociale

influencer ses vis-à-vis à se détourner de leur croyance en adoptant la sienne qu'il considère, en voici ses termes, « la plus simple et la plus aisée ».

Au bout du compte, la déclaration s'est articulée autour de deux formes dans les deux extraits que nous avons analysés. Si Cacambo se prononce sur le fait constaté chez Los Padres, c'est pour dire de manière tacite (implicite) qu'ils gèrent mal en prenant tout pour eux et rien pour les autres; d'où sa stigmatisation de l'inégalité sociale. À sa suite, Zadig renchérit, en brisant l'ordre de croyance du roi Nabussan et son entourage. Un ordre au nom duquel eux tous s'appuient pour laisser les biens financiers communs volés en fumée par des détournements et la corruption. Par ailleurs, une autre manière d'explorer l'attitude d'un sujet parlant passe par l'emploi de la modalité exclamative.

3.2.3 La modalité exclamative

La modalité exclamative est l'expression vive d'un sentiment du sujet parlant. Partant de cette considération, Laurent (2001 : 98) affirme que la modalité exclamative *signale que le locuteur réagit affectivement au contenu*. Le contenu peut s'orienter vers une admiration, la colère, l'étonnement du locuteur vis-à-vis de référent en question. Alors, comment appréhendons-nous l'expression de sentiment et de jugements des interlocuteurs dans notre corpus ? L'analyse des extraits ci-après apportera quelques éléments de réponse.

[13] « Candide, épouvanté, interdit, épanou, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : « si c'est ici le meilleur des mondes possible, que sont donc les autres ? Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares. Mais, ô mon cher Pangloss : le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre, sans que je sache pourquoi. On mon cher anabaptiste : le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! ô mademoiselle Cunégonde ! la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre ! » (*Candide* : 64)

[14] « les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers (Candide et Cacambo), leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraichissements, et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec allégresse : « Il (Candide) n'est point jésuite, il n'est point jésuite ! » (*Candide* : 100)

La modalité exclamative est observable sur le plan formel par l'usage de point d'exclamation. L'énoncée n°[13] en est une illustration. Candide vient de recevoir un fessé public en cadence tout comme Pangloss fut pendu. Alors Candide, traumatisé parle avec lui-même. Les noms de Pangloss Cunégonde et Anabaptiste qu'il évoque désignent ceux qui sont aussi victimes de tragédie. Tel qu'il s'exprime, on ressent un sentiment de compassion vis-à-vis de ces derniers d'une part et de l'autre, une haine vis-à-vis de leurs bourreaux. Si Pangloss

a été pendu, Anabaptiste a été noyé et Cunégonde a été fendu. « Pendu, noyé, fendu », connotent l'horreur. Leur usage dans la formulation des propos de Candide laisse voir l'image d'une personne accablée et en proie à la douleur de l'espèce humaine.

S'agissant de l'extrait [14], nous avons l'énoncé « il n'est point jésuite, il n'est point jésuite ! » En effet, le discours de Cacambo a convaincu les Oreillons qui voulaient manger Candide confondu à un jésuite parce que ce dernier a dû tuer les deux singes qui poursuivaient les deux filles des Oreillons. Or, les jésuites sont pour ceux-ci leurs ennemis que Candide combat et vient de tuer un (le baron et frère de Cunégonde). Cacambo le leur raconte pour les détourner de leur entreprise qui consistait à rendre la monnaie. En revenant à l'énoncé, on note une exclamation des Oreillons qui non seulement clament leur joie, mais aussi voient dans l'acte qu'a posé Candide, une marque de libération, et de l'atteinte de leur objectif. Sous d'un autre angle, les Oreillons sont marginaux ; c'est-à-dire que les jésuites les maltraitent. À partir du moment où ils entendent qu'un jésuite a été tué, ils trouvent en la personne un leader dont le rôle est le rétablissement de légalité.

En somme, la modalité exclamative a servi à un moyen commode à partir duquel s'est révélée la situation malheureuse de Candide. Par son usage, l'on voit dissimuler une injure pour ne pas dire une satire des partisans de l'auto-da-fé. Cet élan d'expression de l'être dans le discours est rencontré dans le propos des Oreillons qui manifestent leur enthousiasme débordant au sujet d'un jésuite tué.

3.2.4 La modalité injonctive

La modalité injonctive exprime une attitude qui résonne l'ordre absolu, formel un commandement ou une sommation. Elle permet d'orienter l'action de l'interlocuteur à qui est souvent adressé le message. En effet, elle est rendue grammaticalement par la désinence verbale de la deuxième personne du singulier ou du pluriel qui est la plus usitée. Là, on assiste à un interlocuteur ciblé. Dans le cas contraire, elle s'adresse à tout individu lorsque la forme verbale est à l'infinitif. Toutes ces précisions ainsi que les valeurs d'emploi de l'attitude qui inspire ou suggère de l'ordre sont repérables dans l'extrait ci-après :

[15] « Il s'appelait Cacambo, et aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bonhomme. Il alla au plus vite les deux chevaux andalous. « Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons, et courons sans regarder derrière nous »
(*Candide* : 89)

L'extrait [15] présente une injonction formulé par Cacambo. Nous observons cette injonction au niveau de la forme verbale : « Allons, suivons, partons et courrons ». À cette forme s'ajoute la forme infinitive « sans regarder derrière ». En effet, c'est une instruction que Cacambo formule. L'emploi de cette modalité va de son intérêt que celui de son maître. Il engage les deux à l'onction. Ainsi, stimule-t-il chez son maître un engagement dont l'exécution le mettra à l'abri d'un éventuel massacre par Don Fernando... qui voudrait prendre Cunégonde de Candide pour épouse/femme comme Pharaon dans la Bible de l'*Ancien Testament* qui avait pris saharaim, l'épouse d'Abraham. L'interprétation est simple. Se mettre à l'abri de leur rival est une cause utile qui non seulement sauve, mais aussi trahit subtilement l'abus de l'aristocratie qui, au nom du titre, dépossède injustement les uns et les autres de leurs biens, de leur amour et de liberté. C'est sous une gradation ascendante que ceux-ci prétendent opérer. L'ordre des verbes détermine l'ordre de l'action : le mouvement/l'engagement « allons » nécessite l'écoute « suivons » d'une part et aller plus vite « courrons » ne peut, d'autre part, s'opérer que s'ils ne regardent derrière. Donc tout est bien calculer par Cacambo pour influencer son maître afin qu'il admette son idée sur le fait que le roi veut leur mort.

Notre étude de l'implicite sur les formes de modalités s'est fondée sur le langage perçu comme le moyen d'expression de la pensée ou de transmission des informations. En effet, nous avons fait ressortir à partir des modalités d'énoncés les termes évaluatifs et affectifs d'une part et d'autre part, nous avons exploré les modalités d'énonciation. De ces deux grands aspects, nous avons observé la marque avec laquelle les interlocuteurs nuancent leur propos pour exprimer leur attitude vis-à-vis de la Providence. Les rois, les jésuites et même la philosophie de « tout est bien dans le meilleur des mondes possibles » sont vus au rabais, mieux négativement dans la mesure où leurs actions ne consistent pas à sauver l'humaine condition. Bien au contraire elles enlissent davantage les hommes, les empêchent de réfléchir par rapport à la notion du bien et du mal. Voilà pourquoi la modalisation dans la linguistique de l'énonciation a servi de tremplin pour lire les images des uns et des autres sur l'optimisme de Pangloss.

CHAPITRE QUATRIÈME : LES EFFETS DE SENS

Il découle très souvent des textes ou des énoncés produits des effets de sens qui s'inscrivent dans l'analyse des valeurs discussives de l'implicite. Par définition, le sens est considéré en linguistique comme une réalité concrète ou abstraite représentée par un mot, une expression, une phrase, etc. L'effet, quant à lui, se définit comme une impression produite par quelqu'un ou quelque chose. Partant de ces définitions, l'on peut admettre que les effets de sens désignent des acceptions ou impressions que laisse apparaître un propos donné et qui est émis par un écrivain ou un locuteur vis-à-vis du lecteur ; cela signifie que l'émission d'un propos (écrit ou oral) traduit quelque chose que vise son locuteur et qui mérite d'être évocateur de sens. Dès lors, l'on peut s'interroger : quels effets de sens le lecteur de *Candide* et de *Zadig* peut-il déduire à l'arrière-plan des idées présentement exprimées par Voltaire ? Autrement dit, comment les idées présentées sont-elles porteuses de sens qui rend interprétable la critique de l'absurdité de Leibniz ? Pour mener à bien notre réflexion, notre travail de décryptage sémantique sera, tout d'abord, axé sur le détournement de patronymes, ensuite sur les valeurs illocutoires et enfin sur les actes de langage indirects.

4.1 Le détournement de patronymes

Dans les contes (*Zadig* et *Candide*) de Voltaire, les noms sont très significatifs et expressifs. Une étude onomastique peut permettre de rendre compte, non seulement de l'enracinement d'une œuvre dans son milieu culturel, mais aussi de la production du sens de l'énoncé ou du texte. Ce sont généralement les noms propres.

Selon Gary (1994 :16), le nom propre est *un référent initial et qu'on pourrait appeler définition originelle*. C'est dans cette perspective que nous plaçons notre étude. En effet, le nom propre en lui-même signifie déjà quelque chose avant de désigner une personne. Le nom peut apprécier ou déprécier, bénir ou maudire. C'est la raison pour laquelle elle renchérit que les noms ont un double rôle : *ils réfèrent aux individus qui portent ces noms, mais en outre, ils évoquent des propriétés liées à ces individus*. Nous distinguons deux niveaux d'observation des noms ou appellatifs selon leur sens. Le premier niveau est formé des noms appréciatifs. Le niveau deuxième est formé, quant à lui, des noms dépréciatifs.

4.1.1. Les noms appréciatifs

Les noms appréciatifs rentrent dans le cadre des appellatifs qui bénissent. Ces noms sont tels que leur prononciation laisse une impression agréable chez les lecteurs. Nous avons recensé des noms tels que *Candide*, *Zadig*, la vieille et anabaptiste Jacques dans les extraits suivants :

[1] « Il y avait en Vestphalie, dans le château de Monsieur le baron (...), un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Son physique annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple ; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait *Candide* » (*Candide* : 45-46).

[2] « (...), il y avait à Babylone un jeune homme nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions, il n'affectait rien, il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter les faiblesses des hommes » (*Zadig* : 27).

[3] « ce dernier discours déterminait *Candide* ; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabaptiste Jacques, et lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bonhomme n'hésita pas à recueillir le docteur Pangloss ; il le fit guérir à ses dépens » (*Candide* : 57-58)

[4] « *Candide* ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une mesure : elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger et à boire, elle lui montra un petit lit assez propre [...] la vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillantes de pierreries, et couverte d'une voile « ôtez ce voile, dit la vieille à *Candide* », la jeune homme approche, il lève la voile d'une main timide [...] c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. *Cunégonde* tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses » (*Candide* : 64 -65-66)

À l'observation des quatre extraits, nous remarquons que les noms qui y sont évoqués sont symboliques. En effet, dans l'extrait [1], le nom Candide est synonyme de naïveté. Les informations qui sont dites autour de lui sont positives. Il y a une coexistence entre son être et l'acte qu'il pose. Ses attitudes morales reflètent son nom. Candide reflète le type d'individu dont ses propriétés caractéristiques sont dignes de respect.

Dans [2], le nom Zadig signifie originellement le juste. Comme Candide, Zadig bénéficie de la grâce naturelle. Sa particularité est qu'il se distingue par son humilité et son bon sens. Ses actions ne s'écartent pas de ce que veut signifier son nom. Dès lors, on peut conclure qu'il incarne, de par ses attitudes, l'expression de la dignité humaine.

Dans [3] et [4], les noms anabaptiste Jacques et la vieille sont aussi significatifs et expressifs. Les deux personnages se distinguent par le culte de l'amour « désintéressé » pour leur semblable. Si anabaptiste Jacques est la symbolique de Jean baptiste dans le *Nouveau Testament*, l'on comprendra pourquoi son évocation ici traduit l'humanisme de Voltaire qui insinue qu'on aide plutôt que d'haïr. La vieille, quant à elle, joue le rôle déterminant. Elle surmonte les âmes faibles et victimes des malaises. Bien qu'elle cherche à mettre ensemble les amants comme si elle savait que ces derniers étaient épris des sentiments l'un pour l'autre.

Au demeurant, qu'il s'agisse de Candide, de Zadig, d'anabaptiste Jacques ou de la vieille, nous retenons que leur usage produit un effet de sens qui implique la coexistence pacifique et de réconfort moral. Il n'y a donc pas une rupture de lien de succession ; c'est-à-dire que ces noms sont au préalable appréciatifs et les actes posés correspondent aux êtres qui les portent. Cependant, Voltaire ne s'arrête pas à l'emploi des noms appréciatifs. Le niveau deuxième est formé des noms dépréciatifs marqués de toute fabrication.

4.1.2 Les noms dépréciatifs

Ce sont des noms qui expriment un sentiment dépréciatif, de dédain de la part de celui qui les utilise. Un nom propre est un trait d'identification de l'individu. Il définit sa race, sa culture et par fois son statut social. Un nom connote l'attitude. Dans notre corpus, Voltaire fait usage des noms propres dont la prononciation, l'écriture ainsi que la structure syntaxique laisse une impression significative. Pour cela nous relevons quelques-uns :

[5] « don Fernando d'Ibaraa y Figueora, y Mascarenes, y Lampondos, y Souza,(chapitre XII :86),(Vanderdendur, chapitre XIX), (Thunder-ten-tronckh, chapitre I) » (*Candide*)

Dans l'extrait [5], les noms que nous avons ne sont pas exhaustifs. En effet, le nom *propre* « don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampoudos, Y souza » est analysable sous deux plans : la forme et le sens.

Au plan de la forme, c'est un nom d'origine espagnol et portugais. Il est immense ; c'est-à-dire, il occupe un long espace. On dirait, parce qu'il est séparé des virgules, qu'il s'agirait de plusieurs noms. Sur le plan de la forme toujours, nous notons une redondance de sons en [0], en [a] et [y] qui nécessitent beaucoup d'énergie pour la prononciation.

Sur le plan du sens, ce patronyme double est une parodie qui rend compte de la caricature de Voltaire vis-à-vis du gouverneur de Buenos-Ayres. Il en est de même pour « Thunder-ten-Tronckh » et « Vanderdendur » dont l'adjonction de leur étude sous le plan de la forme et du fond nous situe l'origine dans la langue allemande. En effet, leur emploi révèle aussi et surtout les intentions satiriques de l'auteur vis-à-vis de la langue allemande peu élégante.

Ainsi, ces noms apparemment construits recèlent de nuances orthographiques, phonologiques, syntaxiques et sémantiques variées. Leur emploi communique l'image de ceux-là. Une image qui ne serait reluisante dans la mesure où, par effet naturel, leur prononciation laisse une impression comique, et désagréable chez le destinataire ; ce qui lui permet de tirer une conclusion selon laquelle Voltaire présente sous un aspect plaisant des entités qu'il critique amèrement.

4.2. Quelques catégories doxiques

Avant de se pencher sur les formes que la doxa emprunte dans le discours de Voltaire, quelques remarques préliminaires sur la notion s'imposent. Selon Amossy (2006 :100), la rhétorique suppose que certaines idées peuvent être admises par un ensemble d'être raisonnables, même si elles ne peuvent être démontrées ou se présenter comme des vérités sûres. À ce propos, elle considère *la doxa comme l'espace du plausible tel qu'appréhende le sens commun*. Pour Aristote (1991) la doxa s'appréhende comme ce sur quoi peuvent s'accorder tous les hommes. Rendu à ce niveau de conception, nous pouvons dire qu'il n'y a pas moins des choses qui ne situent l'intrigue de *Candide* et de *Zadig* dans l'histoire réelle du monde. Nous avons pensé à la dichotomie amour/haine, pitié/intolérance fanatique et la guerre/l'esclavage.

4.2.1. L'amour et la pitié

L'amour et la pitié se présentent comme deux valeurs qui se complètent dans l'exercice de leur fonction. En effet, l'amour, quelle que soit sa typologie ou sa nature, est une forme de lien qui unit les hommes dans la société. Il est régi par la vertu de justice, rangée qu'elle est dans la catégorie de « honestum ». Voltaire le considère comme une valeur qui confère un sens à la vie de l'homme. C'est la raison pour laquelle il ironise les sottises de la classe sociale dirigeante caractérisée par l'absence de l'amour, car celle-ci engendre des sanglants émeutes et des massacres. Quand on aime une personne, estime Nola (2008 : 91), ce qu'on lui dit doit être établi et avéré et ce qu'on fait doit être équitable. Ainsi, en nous référant au roman, l'on dira que les personnages de la vieille, de Jacques anabaptiste dans *Candide* sont des prototypes de l'amour car ils aiment le genre humain. Le personnage de Zadig est atteint par la même vertu en aimant tout le monde. Que dire de la pitié ?

Dans sa *rhétorique* (II, 8, II), Aristote définit la pitié comme :

le chagrin que nous cause un malheur dont nous sommes témoins et capable de perdre ou d'affliger une personne qui ne mérite pas d'en être atteinte, lorsque nous présumons qu'il peut nous atteindre nous-mêmes ou quelqu'un des nôtres et cela quand ce malheur paraît être près de nous.

Le lecteur des contes est chagriné par les malheurs dont Candide, Pangloss, Astarté, Zadig et le nègre de Surinam en sont victimes. Ceux-ci ne méritent pas d'en être atteints car ils sont pleins de générosité pour certains et de la pauvreté pour d'autres (le nègre du Surinam). Le statut institutionnel de Candide et de Zadig, véritables représentants de la naïveté pour l'un et la justice pour l'autre, fait que ce qui leur est arrivé ne se devait pas en raison de tout ce qu'ils ont fait pour le bonheur de leur semblable. Aussi, ne serait saisi de pitié à l'égard de la misère dans laquelle se voutent la Vieille, Cunégonde et de la souffrance qui fait le lot quotidien des femmes Arabes ? Qui ne serait saisi de pitié pour Pangloss, qui est pendu, pour Candide qui est chassé et aussi de l'attitude des rois qui font chanter le Te Deum quand des milliers de leurs sujets périssent dans la guerre. En voici une preuve qui alterne l'amour et la pitié:

[6] « Candide ne prit point courage, mais il suivit la Vieille dans une masure : elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger et à boire, elle lui montra un petit lit assez propre ; il y avait auprès du lit un habit complet. « mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, et que notre dame d'Atocha, monseigneur St Antoine de Padone, et monseigneur St Jacques, de Compostelle prennent soin de vous ! je reviendrai demain » (*Candide* : 64-65)

L'extrait [6] est une belle illustration de l'amour et de sentiment de chagrin pour le prochain. En rapport avec l'histoire biblique de l'homme battu et pris en charge par le bon samaritain, nous déduisons implicitement la marque d'affection de cette femme généreuse par le sens de certains actes qu'elle pose: « lui donna un pot de pommade pour se frotter », « lui laissa à manger et à boire ». Et comme cela ne se suffisait pas, elle lui laissa des gardes et promettait effectuer son retour dans un avenir certain et déterminé : « reviendrai demain ».

Ainsi, l'amour que Voltaire suscite chez les lecteurs est linguistiquement marqué par ces mots et expressions qui ne sont rien d'autres que des principes basiques et désintéressés de l'amour sincère. Cependant, la haine et l'intolérance font obstruction à ces valeurs qui semblent, seules, être ce qui restent quand l'on a tout perdu.

4.2.2. La haine et l'intolérance

La haine est un sentiment violent qui pousse à désirer le malheur de quelqu'un ou à lui faire du mal. Elle est engendrée par le sentiment de l'intolérance. De cette façon, ces contres valeurs que combat Voltaire entretiennent un rapport de cause à effet. Les extraits suivants les illustrent parfaitement :

[7] « Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était prêt de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service, mais, il reçut un courrier de la belle Astarté au premier » (*Zadig* : 96)

[8] « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'Université de Coïmbre¹² que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler » (*Candide* : 62-63)

Dans l'extrait [7], nous relevons quelque chose d'absurde que Voltaire dénonce. En effet, pour « avoir bien fait », « avoir guéri un seigneur », il « était prêt à périr », « avoir été toujours puni », « il devait être empoisonnée ». Cet extrait à travers de telles dispositions syntaxiques d'oppositions, traduit manifestement l'absurdité du monde des hommes. *Zadig* meurt pour avoir tout fait, pour avoir donné tout son talent à autrui. Cette attitude qu'on observe répond à la question de *Candide* : le meilleur des mondes possibles où êtes-vous ? La réponse est celle-ci : Il est dans l'ingratitude et dans la conception de Pangloss selon laquelle les choses ne peuvent être autrement.

¹²Coïmbre : célèbre Université fondée en 1307 et qui fut jusqu'en 1911 la seule au Portugal

Pour revenir à ce que nous avons dit plus haut, nous relevons une doxa commune, autour de laquelle les sages prétendent trouver des solutions contre le tremblement de terre de Lisbonne : c'est de brûler vif des personnes. Ils ne sont pas les seuls, leur projet est appuyé par les hommes de science. Le mot « Université de Coïmbre » est l'expression de cet appui absurde et dérisoire.

4.2.3 La dérision

La dérision est une moquerie mêlée de mépris sarcastique. Son emploi dans le discours traduit l'expression d'une ironie amère et blessante d'un locuteur vis-à-vis d'une situation donnée. Pour ce faire, le locuteur se moque d'une chose en disant le contraire de ce que l'on veut faire comprendre. Dans cette entreprise, toute une ressource de l'implicite est mise en exergue comme c'est le cas de l'extrait ci-après :

[9] « Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées »
(*Candide* : 52)

Voltaire décrit les deux armées en guerre en termes positifs ce qui amène le lecteur à s'interroger. En effet comment Voltaire qui combat la guerre peut-il se permettre d'apprécier les belligérants ? Dans le contexte, les termes élogieux Voltaire utilise sont compris ici comme une critique implicite de la guerre. L'auteur les emploie en exagérant pour exprimer l'horrible réalité.

Au demeurant, les valeurs et les contre-valeurs étudiées sont marquées par des ressources de l'implicite. Voltaire camoufle sous un ton méprisable les sottises en des termes élogieux mais que l'interprétation qu'on en fait exprime un décalage. C'est pour marteler cette influence voltairienne qu'il faille étudier les valeurs illocutoires.

4.3. Les valeurs illocutoires

Les critères linguistiques d'un énoncé performatif sont ceux qu'Austin (1962) met en lumière quand, approfondissant sa réflexion sur les actes de langage, il découvre que tout énoncé constatif ou performatif dispose un pouvoir, une force. Cette force se réalise en trois actes parmi lesquels l'acte illocutoire ou illocutionnaire dont son étude consistera à dégager ses valeurs. L'acte illocutoire est l'acte qu'on effectue en disant quelque chose.

Un acte de langage possède une force illocutoire (F), qui s'applique à un contenu propositionnel (P) représentant un état de choses, ce que Searle (1972) résume par la formule

F(p). Les linguistes pragmaticiens classent les énoncés en fonction de leur valeur. Pour les énoncés illocutoires, nous distinguons trois valeurs de l'ordre de l'assertion, de l'interrogation et de l'injonction.

4.3.1 La valeur assertive

L'assertion est un type d'acte illocutoire dont le but est de formuler une déclaration qui peut être affirmative ou négative. Ainsi, se rencontrent dans *Candide* et *Zadig* des formules de ce genre.

[10] « - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je suis tombé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe » (*Candide* : 112)

Dans cet extrait, ce propos est une déclaration du nègre de Surinam en guise de réponse à la question que Candide lui a posée. En effet, le nègre s'efforce avec une grande volonté de faire savoir à Candide la cause de son état horrible. Il exprime son état d'âme de l'ordre de la tristesse. La force qu'il impulse à son discours consiste à une dénonciation du mauvais comportement des administrateurs de sucreries. C'est le lieu d'amener Candide à faire fois qu'il utilise le verbe « *coupe* » (*2fois*) qui souligne l'action de ses patrons. Bien évidemment, on voit que c'est une vérité car lui-même en est victime.

4.3.2 La valeur interrogative

La force illocutoire peut aussi être interrogative ; c'est-à-dire que, pour agir, le locuteur se permet de questionner son destinataire ou encore lui-même sur une pratique, un fait qu'il a observé. C'est donc l'attitude qu'adopte le personnage Zadig auprès du roi ou Seigneur Arbogad.

[11] « - Puis-je vous demander, dit Zadig, depuis quel temps vous exercez cette noble profession ? » (*Zadig* : 82).

Dans cet énoncé de nature interrogative, Zadig exprime son intention de communiquer à Arbogad que sa profession est moins morale. C'est ainsi qu'il le questionne pour vérifier si son intuition est une évidence. Par ailleurs, cette question fait croire que ce dernier est un expert en la matière de l'escroquerie financière. Pour exercer une action sur Arbogad, il l'interroge de

manière à obtenir de lui une réponse afin de connaître son comportement du passé dont ses répercussions ne sont pas rompues avec l'actualité.

4.3.3 La valeur injonctive

Dans un énoncé injonctif, le locuteur engage le destinataire ou l'allocutaire à agir, à exécuter une action qu'il veut obtenir de lui. C'est l'illustration que nous avons dans les extraits suivants :

[12] « secourez-moi encore une fois, étranger généreux ! je vous demande pardon de m'être plainte de vous : secourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau » (*Zadig* : 62)

[13] « Secourez-moi, s'écria-t-elle à Zadig avec des sanglots ; tirez-moi de mains du plus barbare des hommes, sauvez-moi la vie » (*Zadig* : 61)

Ces propos sont ceux tenus par l'égyptienne, la femme battue par un homme furieux. Pour se sortir de cette situation intenable, elle demande à Zadig de lui venir en aide. Par des termes bien choisis, elle veut agir sur Zadig pour obtenir de lui une intervention dont elle sera bénéficiaire. Son appel à une exécution est marqué par l'insistance. Plusieurs fois, le verbe « secourez-moi » revient pour montrer sa faiblesse dont seule la présence de Zadig la transformera en force salvatrice. Sa situation est bien convainquante pour susciter la participation de Zadig.

4.4. Les actes de langage indirects

Les actes de langage indirects sont des énoncés dans lesquels le locuteur dissimule sa véritable intention communicationnelle en transgressant certaines lois ou maximes conversationnelles pour des raisons de convenance. Dans un acte de langage indirect, l'énoncé dit une chose pour en signifier une autre, pas forcément le contraire, comme dans l'ironie. C'est un langage détourné. Selon Pellat et Rioul (1994 :588), les actes de langage indirects ont ceci de différent avec les actes de langage directs qu'ils *sont accomplis au moyen d'un énoncé contenant une forme associée conventionnellement à un autre acte que celui qu'ils visent à accomplir*. Ainsi dans une situation donnée, le locuteur dispose d'au moins de deux moyens pour accomplir un acte selon sa convenance personnelle. En effet, les actes de langage indirects sont nombreux. On peut en retenir trois principaux : la dérivation allusive, le trope implicatif et le trope illocutoire.

4.4.1 La dérivation allusive

Il y a dérivation allusive quand le locuteur modifie la valeur illocutoire d'une forme qui, ordinairement, sert à exprimer une autre modalité. Selon la visée pragmatique d'un énoncé, le locuteur se ménage la possibilité d'attribuer par exemple, à une interrogation une autre valeur qui peut être soit injonctive, déclarative. Dans ce cas d'espèce, illustrons par quelques exemples :

[14] « Si vous permettez que je vous accompagne, répartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile : j'ai quelquefois répandu des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux » (*Zadig* : 102)

Dans cet exemple le vieillard, l'Ermite communique sous un mode déclaratif qu'il a fait du bien aux malheureux. C'est ce qui se dégage du contenu littéral de son propos. Mais derrière ce propos, il y a une intention qu'il voudrait communiquer à Zadig. Il s'agit d'une demande qui peut se formuler en termes de : *Répandez des sentiments de consolation dans l'âme des malheureux*. Sous un mode direct, l'Ermite communique son souhait de façon indirecte. Ainsi, le sens indirect ou secondaire de ce propos se comporte comme un sous-entendu déterminé par la situation de communication entre les interlocuteurs. Dans tout le cas, le sens premier n'est pas annulé par l'acte indirect. Celui-ci vient plutôt le renforcer, l'étoffer en lui donnant plus d'expressivité et de vivacité.

4.4.2 Le trope implicatif

La notion de trope cadre véritablement avec le phénomène de langage indirect. En effet, qui dit trope dit déviance, changement ou détournement de sens. Le trope implicatif est le procédé par lequel le contenu caché est ce qu'on veut faire entendre. Deux cas sont envisageables. D'un côté, nous avons le trope présuppositionnel (quand le contenu implicite est celui que le locuteur veut faire entendre), de l'autre côté le trope fondé sur un sous-entendu (quand un énoncé veut faire passer pour vrai, un message caché clandestin). Dans ce cas, le message clandestin ne découle pas logiquement de celui explicite. Le lien est pour ainsi dire, accidentel, discutable, aléatoire. Soient les exemples ci-après :

[15] « Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable » (*Candide* : 167)

[16] « -Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin » (*Candide* : 167)

Ces énoncés contiennent des tropes implicatifs de l'ordre présuppositionnel et de l'ordre de sous-entendu. Dans le premier, nous dégagons un sous-entendu selon lequel la vie est liée au travail. On du moins, le travail conditionne la vie. Par ce procédé, Voltaire communique indirectement l'aspect indispensable du travail comme moyen régulateur de la condition humaine. Dans le second, notre trope est présuppositionnel. Dans « cultiver notre jardin » présuppose que l'homme a un jardin à sa disposition. Son évocation ici tient lieu de son souci de rappeler l'homme de ce qu'il a de plus précieux devant lui permettre de combler ses besoins.

4.4.3 Le trope illocutoire

Dans le cadre du transfert sémantique au niveau du trope illocutoire, on assiste à un phénomène où la valeur littérale directe de la phrase est remplacée par la valeur indirecte. En termes simples, il y a trope illocutoire quand il y a substitution de valeur. La valeur dérivée devient la fonction pragmatique de l'énoncé. Contrairement à la dérivation allusive où le locuteur a la possibilité de nier ce qu'il a voulu dire ce que l'allocataire comprend, le locuteur n'en pas cette possibilité. Exemples :

[17] « Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse » (*Zadig* : 61)

La femme battue était d'une grande beauté mais faible. Pour la défendre contre l'homme furieux qui le rouait des coups, Zadig s'interpose. Dans sa prise de parole, il prie cet homme d'être moins cruel. C'est ainsi que l'acte déclaratif devient une prière. Bien plus, cette assertion ne cache un ordre que Zadig voudrait donner à ce dernier indirectement. On aura : *Respectez la beauté et la faiblesse ou encore respectez la femme.*

Par la manière indirecte de dire, Zadig culpabilise et condamne la férocité de cet homme sans s'offrir à la moindre difficulté. Ainsi, l'implicite par le truchement du trope illocutoire offre une possibilité de critiquer avec apaisement ce que le furieux fait et fait déjà très mal.

Notre analyse des effets de sens de l'implicite de *Candide* et *Zadig* s'est articulé tour à tour en quatre points : le détournement de patronymes, les catégories doxiques, les valeurs illocutoires et les actes de langage indirects. S'agissant du premier, nous avons relevé une série des noms à la fois péjoratif et mélioratif. De ceux-ci, Voltaire communique le type d'homme qui se cache derrière ceux qui les portent. Il en est de même des catégories doxiques où derrière

Candide et Zadig, l'on voit jaillir des maux qui entravent l'épanouissement de l'homme. Pour le deuxième, Voltaire a présenté les faits qui se déroulent à travers des assertions, des injonctions et des interrogations. C'est pour ne pas être expressif qu'il dissimule troisièmement ses intentions communicatives à travers les actes de langage indirects dont la dérivation allusive, les tropes illocutoire et implicatif sont la cible. Ainsi, Voltaire n'aurait pas choisi de parler si directement. C'est pour amoindrir le choc qu'il a cherché à complexifier son langage pour pousser les uns et les autres au travail de décodage dont la figuration permettra d'éclairer davantage sa position.

CHAPITRE CINQUIÈME : LA FIGURATION

La rhétorique désigne l'art de bien parler et de bien écrire. C'est plus précisément, l'ensemble des moyens d'expression dont dispose un locuteur et qui lui permettent de persuader, d'émouvoir ou de manipuler un auditeur ou un lecteur. Dans la conception issue d'Aristote, Amossy (2006 :9) note que la rhétorique *apparaît comme une parole destinée à un auditoire qu'elle tient à influencer en lui soumettant des positions susceptibles de lui paraître raisonnables*. Dans cette entreprise de soumission, le locuteur fait usage de certaines formes d'écriture dont le but est d'atténuer ou d'exagérer une menace quelconque. C'est pour cela que Kerbrat (ibid.p:280) fait remarquer que *parler par paraboles, c'est plus poli*. En effet, la figuration s'inscrit dans cette logique dans la mesure où elle consiste à rendre abstraite ou concrète l'image qu'on présente au destinataire. C'est ainsi parce qu'il n'est point agréable d'entendre dire certaines choses en face. Jusqu'ici, l'on peut admettre que le locuteur s'arrange à transgresser ou non un tabou par la manière de dire et que l'accès au sens caché ne peut être assuré que par la complicité d'une culture commune, la connaissance d'un arrière-plan historique, social, culturel que partagent l'auteur et le lecteur. Notre travail étant celui de deviner ce qui constitue l'implicite d'un texte comme le nôtre, nous allons étudier le rapport qui s'établit entre l'implicite et la figuration en nous posant la question suivante : Comment les figures de styles se révèlent-elles particulièrement efficaces comme un moyen linguistique dont se sert Voltaire pour critiquer implicitement l'infâme des hommes ? Au nombre des procédés

rhétoriques pertinents dans notre corpus, nous avons pensé à quatre grandes catégories à savoir les figures de sens, les figures de pensée et les figures de construction.

5.1. Les principales figures du discours

Cette partie du travail nous amène à interroger les valeurs, voire les idées qui se cachent derrière l'usage des figures de style dans une situation d'interaction par les interlocuteurs. En effet, les figures de style désignent l'ensemble des procédés d'écriture qui manifestent un écart par rapport à l'usage habituel. Selon Lamy (préface de Meyer 1998 :23) les figures sont *les caractères de passions*. L'effet de style extériorise le penchant de l'âme, frappe l'esprit et l'émeut. L'esthétique dans le langage n'est pas sans intérêt et force. Elle a le pouvoir de convaincre, de toucher les cœurs et surtout d'exprimer le non-dit qui n'est pas clairement dit. Selon Plantin (1996 :41) les figures *participent à l'élaboration d'une forme efficace, et contribue donc à faire du discours une arme dans le débat*. Cette définition récuse toute perception selon laquelle la rhétorique, qui en fait usage, est un ornement ou synonyme d'artifice et esthétique trompeuse. C'est la raison pour laquelle Gardes-Tamine (1996 :130) conclut en disant que *toutes les figures, à des degrés divers, ont les même buts : faire voir, pour graver le discours dans les mémoires des auditeurs, donner un corps aux arguments abstraits*. Chez Voltaire, les figures de style reposent sur l'implicite car celles-ci contiennent des idées sous-jacentes qui décolorent la philosophie du meilleur des mondes possibles ainsi que l'échec de la raison qui prétend tout expliquer. Pour l'étude des figures, nous suivons la grille proposée par Robrieux (2000 : 45) à savoir les figures de sens, les figures de pensée et de construction.

5.1.1. Les figures de sens

Encore appelées tropes qui vient du grec *tropos*, le terme *trope* signifie détour ou conversion. Les figures de sens reposent essentiellement sur le transfert sémantique. Cela signifie exactement qu'à un terme, on lui attribue un sens figuré. Selon, Dumarsais (1988 :69), *elles sont ainsi appelées parce que, quand on prend un mot, dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre*. Chez Voltaire, le transfert sémantique d'un terme ou groupe de mots est observable à l'aide de la comparaison, la métaphore et la périphrase.

5.1.1.1 La comparaison

Dans son acception générale, on appelle comparaison le rapprochement, dans un énoncé, des termes ou des notions au moyen de liens explicites. La comparaison dont la fonction est de

distinguer une personne d'une autre, une chose d'une autre *s'opère* selon Backry (1992 :42) par *un rapprochement, imprévu et non nécessaire entre deux réalités différentes, a priori étrangères l'une à l'autre*. Dans son ouvrage, Fontanier (1977 :377), écrit pour sa part que: *la comparaison consiste à rapprocher un objet d'un objet étranger, ou lui-même, pour en éclaircir, en renforcer, ou en relever l'idée par les rapports de convenance ou de disconvenance : ou, si l'on veut, de ressemblance ou de différence*. Le discours de Voltaire n'échappe à cette définition dès lors que l'on assiste à une mise en exergue aussi bien de convenance et de disconvenance entre les objets et des idées. C'est l'exemple dans les passages suivants :

[1] « Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche sur la tête, sur la poitrine, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpents, ils s'attaquent comme des lions. Le feu jailli à tout moment des coups qu'ils se portent. » (*Zadig : 100*)

[2] « Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, et les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. (*Candide : 119*).

Le passage [1] révèle une situation où Babylone devait avoir un nouveau roi après l'assassinat du prince d'Hyrcanie lors d'un combat. À cet effet, les Babyloniens, vainqueurs, déclarent qu'Astarté, alors la reine, épouserait le roi le plus vaillant et le plus sage, ceci au prix d'un combat gagné. En effet, cet extrait met en exergue les combattants, en grands nombre. Le pluriel, « ils » nous le montre à suffisance. Les liens comparatifs sont explicitement exprimés. Les comparés centraux sont les différents antagonistes substitués par « ils » dans leurs actions. Ceux-ci, par analogie, sont tous rapprochés à l'espèce animale :« lions » et « serpents » grâce au modalisateur « comme », outil de comparaison. Les « lions » et les « serpents » sont par nature les espèces animales redoutables qui se caractérisent par leur férocité. Alors, établir un lien entre eux et les hommes est une façon de montrer le degré de férocité avec lesquels ces derniers s'attaquaient les uns contre les autres. Par ce procédé, se dissimule la critique d'une société dont le rapport entre les hommes repose sur le conflit, la haine surtout l'esprit de domination des uns par les autres.

Par ailleurs l'extrait [2] ne s'éloigne pas du précédent. Nous avons d'un côté les puissants et de l'autre les faibles. La comparaison qu'on relève est « ... comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair ». Le terme comparé est ici « faibles » qui incarnent « les hommes de la base classe ». Ceux-ci sont rapprochés à l'espèce animale « troupeaux ». Ce qui traduit une réification de l'homme par l'homme. En effet, il est question de connaître que Martin met en

exergue la particularité des hommes dans leur pratique en Europe et en Occident excepté Eldorado. L'homme est pour l'homme une source de ravitaillement, surtout les faibles ; ce qui traduit l'absurdité de la vie dans le meilleur des mondes possibles. La métaphore n'est pas en reste.

5.1.1.2. La métaphore

Très proche de la comparaison du fait qu'elle s'appuie aussi sur le transfert sémantique, la métaphore, du grec *métaphora* (transfert) est une assimilation syntaxique entre les termes. Cela signifie qu'au lieu de comparer un terme à un autre, elle le désigne directement sans outil de comparaison. Galisson et Coste (1976 :339-340) la définissent comme *une figure modifiant le sens des mots ou trope : substitution d'un terme par un autre visant à souligner ou à établir un rapport d'équivalence entre le terme substitué et le terme qu'il remplace* En effet, les métaphores sont extrêmement nombreuses dans notre corpus. Mais seules celles qui soulignent le rapport d'équivalence se trouvent dans le passage suivant:

[3] « les souverains du Paraguay se reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols ; ils aiment mieux les étrangers, dont ils croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne » (*Candide* : 94)

Dans ce passage, la métaphore porte sur le mot « vigne ». Il s'agit de la métaphore du mot. Bibliquement, la « vigne » désigne tout d'abord une plante et ensuite un champ contenant des vignes que l'on doit cultiver. Ceux qui y vont sont appelés à rendre propre ce champ. Ainsi, ils auront accomplir leur mission. Par ailleurs, le texte nous apprend que Candide fut jugé d'aller travailler dans la vigne. S'il est admis, alors on comprend qu'en raison du fait que la vigne est le lieu d'enrichissement, l'acte posé par le révérend père général est celui qui doit être applicable pour offrir aux âmes en détresse le réconfort moral et matériel. Donc la « vigne » est dans la cosmogonie biblique un symbole du bien-être, une offre charitable. Outre la métaphore et la comparaison, que pouvons-nous dire de la périphrase ?

5.1.13. La périphrase

Faisant partie des figures qui entraînent les relations sémantiques, la périphrase, estime Laurent (2001:26), se définit comme la *désignation indirecte et descriptive d'un référent en plusieurs mots*. La présentation extensive d'un mot suppose un détournement de son sens. Pour cela, il revient à analyser, selon le contexte, certains passages pour aboutir au référent

correspondant. Observons donc cette stratégie de désignation indirecte chez Voltaire dans le passage ci-dessous:

[4] « O Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination, c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. -qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.- Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal » (*Candide* : 113)

À la lecture du passage [4], on se rend très vite compte d'une notion qui est sémantiquement contournée. Il s'agit du mot « optimisme ». Dans un premier temps, il désigne, selon Candide « une abomination ». Dans un second, il correspond à « c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ». De ces deux définitions, on ne voit celle qui correspond au sens du départ du mot « optimisme ». Il y a, dans ces conditions une nuance sémantique, mais sous un angle pas mélioratif. En outre, la deuxième définition fournit plus de détail. Une telle mise en exergue consiste à rendre plus claire la contradiction qu'on observe dans la philosophie de Pangloss qui n'accepte pas la réalité des faits. C'est absurde d'admettre pour optimisme quand on est mal.

Les quelques mots que nous avons trouvés nécessaires et qui résument les différents passages, communiquent au lecteur le message constitutif de façon contournée. Si certains sont utilisés pour remplacer ou désigner au rabais la philosophie d'optimisme, d'autres vendent implicitement la charité de certains religieux. On arrive donc à une situation où l'on ne peut admettre que le monde ne soit exclusivement meilleur mais que le mal en fait partie. Dire en plusieurs mots pour désigner une seule réalité révèle un certain contournement dans l'expression de Voltaire à pouvoir amener le lecteur à réfléchir. C'est par ailleurs la particularité des figures qui ciblent les mots, contrairement à celles de pensées que nous allons aborder.

5.1.2 Les figures de pensée

À la différence des figures de sens et même de mots, les figures de pensée, remarque Robrieux (ibid., p.83), *ne sont généralement pas linguistiquement repérables en tant que procédés bien définis*. Les figures de pensée correspondent à des façons d'exprimer certaines structures de la pensée dont le décodage de leurs effets ne peut s'effectuer que par la lecture et la compréhension générale du texte. Dans le cadre de notre étude, on peut les voir au niveau de l'hyperbole, de l'apostrophe et de l'hypotypose comme moyens techniques qu'utilise le conteur français pour montrer la réalité de la Providence et l'échec de la raison.

5.1.2.1 L'hyperbole ou figure d'intensité

L'hyperbole est un procédé très courant en rhétorique. Son emploi n'est pas anodin. Elle cadre l'intention du locuteur, l'effet recherché par son usage sur l'interlocuteur. C'est pour cela que Fontanier (ibid, p.123) estime que *l'hyperbole augmente ou diminue les choses avec excès, et les présente bien au-dessus ou bien au-dessous de ce qu'elles sont, dans la vie, non de tromper, mais d'amener à la vérité même, et de fixer, parce qu'elle dit d'incroyable, ce qu'il faut réellement croire*. En effet, l'hyperbole définit intuitivement le point de vue d'un locuteur selon qu'il cherche à agir sur l'interlocuteur. Ces quelques extraits textuels présentent certaines idées/termes en emploi hyperbolique.

[5] « Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédiction, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans la plus horrible précipice de l'infortune » (Zadig : 59)

[6] « Si vous l'avez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique, j'en fus attaquée, figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuyé la faim et la guerre et pourrait pestiférée dans Alger » (Candide : 82).

Le passage n° [5] traduit le regret de Zadig. En effet, il est marqué par l'ingratitude des hommes dans le monde. Son bien fait n'a pour contrepartie que la souffrance, des injures. Pour monter le degré de sa souffrance, il l'appuie par l'usage de « tout » et de l'adverbe de permanence « toujours ». C'est pour marquer l'esprit qu'il augmente avec excès sa situation désastreuse pour pousser le lecteur à croire, à lire sa psychologie tourmentée et la légitime pour une vérité confirmée. C'est le lieu de voir dans l'ensemble, un personnage qui rend sa situation pathétique au lecteur par la nature des mots qui accompagnent sa pensée.

Dans la même veine, le passage [6] est hyperbolique. En effet, il s'agit d'un épisode dans l'histoire de la Vieille qu'elle raconte à Cunégonde, qui vient, elle aussi, de la lui raconter la sienne. Nous relevons donc les mots et expressions tel que *avait éprouvé la pauvreté l'esclavage, avait été violée, avait vu couper sa mère en quatre et avait essuyé la faim*. Ces termes se réfèrent au lexique de la terreur dont a été victime la vieille. C'est pour marquer Cunégonde qu'elle souligne le caractère répétitif et permanent de son viol en termes de « tous les jours ». La présentation de son histoire sous cette forme est une façon de décrire de manière exagérer le caractère pervers des pratiques qu'elle subissait à quinze ans.

La vieille et Zadig sont, comme tous les autres personnages, les vitrines et victimes incontestables de la maltraitance. Les mots qu'ils utilisent viennent amplifier leur malheur pour renforcer aux yeux du lecteur les caractères immoraux de ceux qui en sont responsables : Les soldats de guerre, chez la Vieille et la rage ou la jalousie du roi contre Zadig.

5.1.2.2 L'apostrophe

Dans le but d'établir un lien vivant entre l'auditoire (interlocuteur) et ce dont il est question, ou avec soi-même et le référent, le locuteur peut stimuler l'esprit de son vis-à-vis par des interpellations. C'est ce qu'on considère comme l'apostrophe. Morphologiquement, Fontanier souligne que *l'apostrophe accompagne assez ordinairement l'exclamation (ibid. p.371)*. C'est ainsi qu'il la définit comme *une diversion soudaine du discours par laquelle on se détourne d'un objet, pour s'adresser à un autre objet, naturel ou surnaturel, absent ou présent, vivant ou mort, animé ou inanimé, réel ou abstrait, ou pour s'adresser à soi-même (ibid : 371)*. Dans cette diversion soudaine, l'on constate qu'elle participe à la reconnaissance de l'état d'âme qui anime le sujet. C'est bien ces interpellations que nous relevons dans le passage ci-dessous :

[7] « Eh bien ! dit Martin voilà comme les hommes se traitent les uns les autres »
(*Candide* : 120)

[8] « Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses, nous avons chacun dans nos proches pour cinq ou six millions de diamants ; tu es habile que moi, va prendre mademoiselle Cunégonde à Buenos -Ayres » (*Candide* : 114)

[9] « O puissances immortelles ! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous Astate ? en quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je ! » (*Zadig* : 90).

Dans les trois passages, nous notons qu'ils contiennent chacun une apostrophe. Dans l'extrait [7], ce dont il est question est le reproche que formule Martin contre le mauvais traitement qui existe entre les hommes. Face à cette situation désagréable, Martin interpelle sous une forme exclamative cette attitude qui met en péril la solidarité des humains : « Eh bien ! ». En effet, cette apostrophe communique son désarroi et par conséquent cherche à captiver l'attention de Candide afin de lui faire comprendre l'émotion pathétique ou agonisante qui l'anime au moment où les uns voyant les autres « jetaient des clameurs », restent indifférents et les laissent engloutir par la mer.

Dans [8], Cunégonde a été retenue à Buenos-Ayres par le gouverneur. Dès lors, Candide cherche à mettre sur pied une stratégie pour sa libération. Pour ce faire, il attire la bienveillance

de son ami Martin par une interpellation, « Voici, mon cher ami ». Par ce procédé, il l'excite d'aller corrompre le gouverneur. En conclusion, cette apostrophe annonce la révolte car le sentiment qui anime Candide est brûlant et nécessite du renfort d'un tiers. L'extrait [9] boucle cette série d'apostrophe. Dans celle-ci, Zadig interpelle la nature et même l'abstrait : « O puissance immortelle ! » en leur soumettant sa préoccupation principale : revoir Astarté. En effet, son utilisation traduit le remord d'un cœur qui s'éclate de sa colère et se répand au dehors pour faire entendre sa clameur effroyable. Dans cet élan d'un cœur, d'une âme fortement affectée, se dissimule l'esprit d'une incrimination de la nature et par ricochet des hommes.

Ainsi, il semblerait d'après la définition, que l'apostrophe s'adresse à la fois aux êtres humains animés et à l'abstrait dans nos exemples. Nous relevons le fait selon lequel elle donne la possibilité aux différents locuteurs de capter et d'attirer l'attention de leurs interlocuteurs sur leurs différentes préoccupations. Dans ces conditions, les interlocuteurs quelle que soit leur nature sont appelés à agir pour leur compte en s'appuyant sur la charge émotionnelle qui désenchante les locuteurs.

5.1.2.3 L'hypotypose

L'hypotypose désigne une figure par laquelle la représentation d'une scène, d'un être ou d'une chose se fait comme si on les avait sous les yeux. Sa valeur pragmatique est de mettre, avec force et immédiateté, l'interlocuteur devant un passé actualisé. C'est le propre des descriptions vivantes des récits comme souligne notre corpus. C'est fort de cette capacité à pouvoir décrire que Reggiani (2001 :42) estime que l'hypotypose *se trouve dès lors privilégiée, qu'elle vise précisément la suggestion visuelle de l'auditoire*

[10] « voilà qu'un Corsaire de Sale¹³, fond sur nous et nous aborde ; nos soldats se défendirent comme des soldats du pape : ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au Corsaire une absolution in *articulomortis*¹⁴. Aussitôt on les dépouilla nus comme des singes, et ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, et moi aussi. C'est une chose admirable que le diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules¹⁵ » (*Candide* : 77).

Le passage ci-dessus laisse entrevoir une hypotypose. Il s'agit, en effet, du récit de la vieille. Celle-ci remonte le temps pour faire revivre son passé douloureux, celui de sa mère, de

¹³ Salé : port du Maroc et importante ville de Corsaires au XVIIIe siècle. L'enlèvement des pirates est un épisode très fréquent dans la littérature des XVIII et XVIIIe siècles car on le retrouve, par exemple chez Molière.

¹⁴ In *articulomortis* : littéralement « à l'article de la mort » au moment de mourir. Détail, burlesque puisque les soldats du pape demandent l'absolution à des pirates, qui plus est musulmans.

¹⁵ Une canule : petit tuyau qui pouvait être adapté à l'extrémité d'une proie à lavement

ses filles d'honneur, ainsi que celui de leur soldats. Ce passé fut horrible car dit-elle, l'on « les dépouilla nus comme des singes. » Évoquer ce passé consiste à mettre sous les yeux de Cunégonde et avec immédiateté son triste souvenir. Elle le renforce par l'usage, à profusion, du passé simple ainsi que le présent de l'indicatif à valeur de narration *déshabillent, fond, juge*. Cunégonde doit avoir l'impression de vivre en direct les faits racontés. À partir de là, on note que Voltaire, par le truchement de la vieille, décrit en décrivant sous un ton plaisant l'absurdité d'un monde où l'on admet que tout est meilleur. Que c'est absurde d'entendre la Vieille dire « ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules ». Tout s'opère dans la confusion totale et avec une grande méchanceté. Voilà pourquoi, Cunégonde doit trouver dans ce récit un aspect qui revigore la tragédie de son vis-à-vis afin de la pousser à faire un jugement sur l'attitude des soldats.

D'une manière générale, les figures de pensée, à travers l'hyperbole, l'apostrophe et l'hypotypose, ont servi de passerelle pour dénicher, dans les différents extraits le non-dit. Sous un ton plaisant, Voltaire amplifie les faits, interpelle les hommes et la nature. Parfois, il fait revivre, comme dans une vidéo, les traces de l'échec dans la philosophie du meilleur des mondes possibles. C'est par ailleurs dans la disposition structurelle des mots qu'on peut continuer avec l'exploration de l'implicite dans son récit.

5.1.3 Les figures de construction

En rhétorique, le choix des mots ainsi que de leur ordonnancement dans un énoncé n'est pas innocent. L'ordre que l'orateur adopte pour faire passer son message n'est jamais dénué de son pouvoir pragmatique. Une catégorie des figures se trouve dès lors privilégiée, les figures de construction. Comme son nom l'indique, les figures de construction sont des procédés qui interviennent selon Fontanier (1977 :283) dans *l'assemblage et l'arrangement des mots dans le discours*. Aussi pouvons-nous interroger comment cet assemblage et l'arrangement des mots entre eux et leurs rapports avec la structure globale de l'énoncé peuvent-ils produire les effets pragmatiques dans le discours de Voltaire. Nous proposons, pour répondre à cette question, deux figures : l'antithèse et l'oxymore

5.1.3.1 L'antithèse

L'antithèse est cette figure qui a, dans *Candide* et *Zadig*, une valeur argumentative dans la mesure où elle fait réfléchir. Parlant d'elle, Fromilhague (1995 :51) affirme qu'elle sert à *construire une réfutation, un dialogue entre deux voix opposées. C'est souvent la voix commune (la doxa) qui est réfutée*. L'emploi de l'antithèse rend plus systématiquement et plus

vigoureusement tout ce qui asserte et crée une dissociation d'une valeur à l'égard de l'autre. Chez Voltaire, elle repose non seulement sur l'opposition forte des mots ou des syntagmes, mais aussi et surtout sur des phrases ou des structures textuelles.

[11] « Orcan vous aurait-il pris votre femme ? dit le pêcheur. Ce mot rappela dans l'esprit de Zadig toutes ses aventures. Il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand Arbogad « Ah : dit-il au pêcheur, Orcan mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont des gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur Cador, et attends-moi » Ils se séparèrent : le pêcheur marcha en remerciant son destin, et Zadig courut en accusant toujours le sien » (*Zadig* : 89)

[12] « Pendant qu'ils¹⁶ s'éloignaient, la Ste Hermandad¹⁷ arrive dans la maison, ou enterre monseigneur dans une belle église et on jette Issachar à la voirie¹⁸ » (*Candide* : 72)

Dans l'extrait [11], l'on note une présence de l'antithèse qui s'illustre au niveau des mots tels que : *être puni ≠ sont les favoris de la destinée ; marcha en remerciant son destin ≠Zadig court en accusant toujours le sien.*

Dans la première disposition, ce à quoi l'on devrait s'attendre en cas d'écart de comportement est la punition sévère de l'infortuné. Curieusement, tel n'en est pas le cas dès lors que le méchant est plutôt gratifié par la destinée. À partir de cet instant, on relève la contradiction qu'il y a entre punir pour le mal et gratifier pour le bien qu'on a fait. C'est alors paradoxal que le bien soit sanctionné par le mal lorsque le mal quant à lui est censuré par le bien.

Dans le second cas, nous relevons deux actions qui s'opèrent sous deux angles et de façon opposée. Si d'un côté le pêcheur marche, de l'autre Zadig court. Si d'un côté le pêcheur remercie le destin, de l'autre Zadig l'accuse. Alors, comment se peut-il que les actions et les attitudes diffèrent ? La réponse est que la nature n'offre pas à tous les hommes la même opportunité. C'est à ce titre qu'on peut relever cette discrimination dans le passage suivant.

En [12], les manières de faire s'opposent. Elles diffèrent d'une personne une autre même si celles-ci sont en proie à un même sort. C'est ainsi que monseigneur Inquisiteur et Issachar qui ont été tous assassinés ne bénéficient pas du même traitement. Si l'un est enterré à l'Église, et l'autre jeté dans la voirie, on comprend qu'entre « enterré à l'Église » qui sous-entend le

¹⁶ « Ils » est mis pour Candide, Cunégonde et la Vieille qui fuirent après que Candide avait tué Monsieur l'Inquisiteur

¹⁷ Ste Hermandad : confrérie dont les membres étaient chargés de faire respecter l'ordre public

¹⁸ A la voirie : on jetait en effet à la voirie le corps de tous ceux-hérétiques excommuniés- qui ne pouvaient être enterrés en terre chrétienne.

paradis ou le bien et « jeté à la voirie » qui signifie le mal ou l'enfer, les deux mondes sont des lieux diamétralement opposés. Pour les partisans de l'Eglise, tout a été déjà irrémédiablement établi. Ainsi, on ne saurait dire avec Pangloss dans sa philosophie que « les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal » (*Candide* : 73).

Arrivé à ce niveau, on peut dire que l'antithèse contient, de par la disposition des mots et les idées qu'ils véhiculent, un outil à travers lequel on relève le contraste entre ce bonheur pour tous qu'on enseigne et le déséquilibre auquel on assiste.

5.13.2 L'oxymore

L'oxymore est une figure qui s'opère par la disposition des mots dans une chaîne phrastique. Il consiste à mettre côte à côte deux termes contradictoires dont les sens paraissent généralement incompatibles. L'effet recherché est de mettre en évidence d'un conflit en vue de renforcer la proximité. Notre corpus d'étude dispose des mots en constructions opposées. C'est le cas des extraits ci-après :

[13] « A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buenos-Ayres. Cunégonde, le capitaine Candide allèrent chez le gouverneur Don Fernando, d'IbaraaYSouza. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le *dédain le plus noble*, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix » (*Candide* : 86)

[14] « Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, relevant sa moustache *sourit amèrement* et ordonna au capitaine Candide d'aller faire la revue de sa compagnie. (*Candide* : 103)

Dans les deux passages, l'oxymore est mis en exergue à travers le syntagme nominal « le dédain le plus noble » et le groupe verbal « sourit amèrement ». Si le « dédain » signifie littéralement le mépris, « noble » signifie, quant à lui, un caractère comme le respect, la grandeur. La mise ensemble de ces deux termes crée un effet de proximité où l'on voit que Don Fernando d'Ibaraa use de son titre pour maltraiter les hommes. Attribuer à son mépris un caractère de noblesse ne traduit pas le meilleur sentiment, mais une insulte à l'égard de sa personne. Le groupe verbal « sourit amèrement » renforce ce point de vue. En effet, le sourire est l'expression d'une attitude gaie et de fierté que manifeste une personne. Mais l'adverbe « amèrement » qui l'accompagne vient modifier en mal le sens lexical du verbe « sourit ». Dès lors, on assiste à un contraste entre eux ; ce qui signifie que l'attitude de Don Fernando d'Ibaraa n'est pas sincère. Il cache derrière son sourire l'image d'un hypocrite à l'égard de ses hôtes.

Ainsi, les deux structures : syntagme nominal et groupe verbal que nous avons analysés se réfèrent à Don Fernando d'Ibaraa. La disposition des mots dans chacune des structures est marquée par le conflit. Entre « dédain » et « noble » d'une part, « sourit » et « amèrement » d'autre part, l'on note une proximité qui ne fait pas l'unanimité, mais renforce la mise en exergue de l'hypocrisie infini dans le comportement de Don Fernando d'Ibaraa.

L'étude que nous venons de mener n'a pas la prétention d'être une analyse qui dégage tous les procédés rhétoriques chez Voltaire. Notre ambition a consisté à explorer quelques outils qui ont permis de mieux d'explorer la dimension implicite du message de Voltaire. C'est ainsi que, nous avons exploré les principales figures du discours où nous avons relevé la transposition ou transfert de sens avec la comparaison, la métaphore, la périphrase. Nous avons aussi remarqué à travers l'hyperbole, l'apostrophe et l'hypotypose une façon générale d'exprimer l'échec de la Providence. Pour clôturer cette force de l'implicite dans son texte, nous avons observé des constructions des idées à la fois antithétique, oxymorique pour lever les incompatibilités entre les valeurs. C'est-à-dire que les réalités reçues ne correspondent pas à la philosophie du meilleur des mondes possibles. En somme, les figures ont servi d'armes et une défense contre la censure dont Voltaire pouvait être l'objet.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'étude qui prend fin n'a pas la prétention d'être une analyse qui dégage au complet toutes les lois générales qui sous-entendent la notion de l'implicite dans la production romanesque de Voltaire : *Candide* et *Zadig*. En effet, notre tâche a consisté à étudier la notion de l'implicite en répondant clairement à la question suivante : pourquoi Voltaire ne parle-t-il pas directement ? Plus précisément, comment les mécanismes pragmatiques, à travers les procédés d'expressions, contribuent dans le champ de l'implicite, à tourner en dérision la déraison humaine ? Le but visé étant celui de montrer comment l'usage de la langue, considéré du point de vue communicationnel comme système d'expression, est un moyen dont se sert Voltaire pour camoufler les faits, les idées et les événements. Nous avons articulé son étude en deux parties. C'est premièrement par la présentation des préalables théoriques de l'implicite que nous avons commencé. Il s'agissait, d'entrée de jeu, que l'on définisse au niveau de concept de l'implicite dans la langue les niveaux linguistiques et les formes de l'implicite. À cet effet, les notions des présupposés, des sous-entendus, de l'insinuation, de l'allusion et de l'inférence ont été analysées. Il en ressort que les énoncés formellement construits par Voltaire entraînent avec eux d'autres informations cachées mais qui constituent l'essentiel de sa critique contre la philosophie de Leibniz et l'échec des Lumières. Les extraits relevés pour illustration sont autant des preuves.

C'est sous le même prisme des préalables théoriques que nous avons amorcé, deuxièmement, les constructions courantes de l'implicite. Sous une répartition tripartite, nous avons dégagé d'abord la portée implicite du mot en étudiant le syntagme et la proposition ; ensuite est suivie l'analyse de la phrase voltairienne dans sa structure simple, complexe où nous avons constaté une juxtaposition et coordination des idées tacites. Enfin, la notion de

paragraphe et du texte a fermé ce chapitre. Nous avons remarqué que le paragraphe tout comme le texte constitue le macro acte de langage dans lequel sont inscrits les mots qui tissent entre eux des liens de dépendance.

Pour la seconde partie, nous avons analysé les valeurs discursives de l'implicite à travers une étude de rapport entre l'implicite et modalisation, des effets de sens et le rapport entre l'implicite et la figuration. En premier chef, nous avons remarqué un usage significatif des modalités d'énoncé et d'énonciation qui ont constitué des foyers d'expression de l'implicite à travers les substantifs axiologiques, les adjectifs qualificatifs, les adverbes, les verbes axiologiques et les quatre type de phrase. Les effets de sens quant à eux ont été envisagés par l'analyse de détournement des patronymes en présence dans Les Contes, les catégories doxiques charriées par la mise en exergue d'un certain nombre des valeurs en conflit. Les valeurs illocutoires et les actes de langage ont permis d'évaluer la dimension pragmatique de l'implicite. Nous avons noté la dérivation allusive, le trope implicatif et illocutoire comme stratégie d'influence et de dissimulation.

La figuration a fermé cette étude. En effet, les figures du discours ont servi dans leur usage de moyen de renforcement des idées dissimulées par Voltaire. C'est par le biais de la comparaison et de la métaphore, par exemple, qu'on a assimilé les pauvres dans notre corpus aux troupeaux. Il en est aussi des hyperboles dont leur usage a permis de voir comment Voltaire décrit la souffrance extrême de Candide et Zadig chassés de leur résidence.

Ce travail nous éclaire et nous livre un ensemble de précautions à prendre lors d'une analyse d'un énoncé. À cet effet, l'extraction d'une information contenue dans un énoncé nécessite la connaissance commune du référent entre les interlocuteurs. Un autre apport pédagogique ou didactique est que ce mémoire s'inscrit dans l'explication des pouvoirs des mots et les idées que ceux-ci véhiculent. Ainsi, le destinataire est tenu à comprendre que les mots ont le même pouvoir d'action que les gestes dans la mesure où ils agissent sur autrui, les touchent, l'amuse et lui enseignent un certain nombre de connaissances.

Par ailleurs, nous relevons un enseignement qui implique la formation de tous, même les enseignants dans la mesure où si la notion de l'implicite est complexe au niveau des élèves, cette complexité ne manque pas chez les enseignants. Dans cette situation où l'enseignant est le guide de l'élève, il sera important qu'il soit outillé.

L'intérêt de ce travail s'inscrit tout de même dans la présentation psychologique des personnages face au réel existentiel. Nous pouvons relever les conseils que donnent certains pour reconforter d'autres. Ce qui ne peut laisser le lecteur de *Candide* et de *Zadig* indifférent. Un tel propos du genre : « travailler sans raisonner c'est le seul moyen de rendre la vie supportable » résonne comme, une vérité qui n'épargne personne.

À cet effet, l'on pourrait imaginer que le travail est un bien. Et la manière de le dire sous forme injonctive communique le souci du locuteur qui vise à instruire le destinataire, à lui indiquer ce qu'il voudrait qu'il fasse. On pourrait donner autant d'intérêts pédagogiques Mais retenons que la notion d'implicite, surtout sur son aspect sous-entendu, offre des possibilités d'interprétation à un destinataire. Ce qui lui permet d'avoir une certaine autonomie dans son rôle de co-énonciateur.

BIBLIOGRAPHIE

I. ROMANS DE L'AUTEUR

Zadig (1748), Paris, Bordas.

Candide(1759), Paris, Classique Livre de Poche.

II. OUVRAGES MÉTHODOLOGIQUES

Aktouf, O., (1987), *Méthodologie des sciences sociales et approches qualitative des organisations*, Québec, PUQ.

Beaud, M., (1985), *L'art de la thèse : comment préparer et rédiger une thèse de doctorat, un mémoire de DEA ou de maîtrise ou tout autre travail universitaire* Paris XIIIe, La Découverte

Guidère, M., (1998), *Guide de l'élaboration d'un projet de recherche*, Québec, Presses Universitaires de Laval.

MendoZé, G., (2008), *Guide méthodologique de la recherche en lettres*, Cameroun, PUA.

Plot, B., (1986), *Ecrire une thèse ou un mémoire en science humaines* Paris, Ch

III. OUVRAGES DE LINGUISTIQUE, RHÉTORIQUE ET PRAGMATIQUE

Amossy, Ruth (2006), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.

Anscombre, J.C et Ducrot, O., *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Pierre Mardaga.

Aristote (1991), *Rhétorique. Trad. Ruelle. Introd. M. Meyer, commentaire de B. Tmmermans*, Paris, livre de poche.

Arrive, M., et alii (1986), *La grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.

Austin, J.L. (1970), *Quand dire, c'est faire (How to do things with word*, London, Oxford, Paris, Seuil.

Backry, Patrick, (1992), *Les figures de style*, Paris, Berlin.

- Bally, Charles (1965), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Franke.
- Benveniste. E ; (1974), *Problème de linguistique générale*, 2, Gallimard.
- Bonhomme, Marc (2009), « Argumentation et analyse du discours », in de l'argumentativité des figures de rhétorique, n°3.
- Bonnard, H., (1999), *Le code du français courant*, Paris, Magnard.
- Bureau, C. (1976), *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective*, Paris, PUF.
- Caron, J. (1983), *Les régulation du discours psycholinguistique et pragmatique du langage*, Paris, PUF.
- Cressot, M., et James, L. (1947), *Le style et ses techniques*, Paris, PUF.
- Dubois et alii (1994), *Dictionnaire de linguistique et les sciences du langage*, Paris, Larousse.
- Ducrot, O. (1972), *Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique*, Paris, Harmattan.
- Dumarsais, C. (1998), *Des tropes*, Paris, Flammarion.
- Eterstein, C. et Lesot, A, (2000), *Techniques littéraires au Lycée*, Hatier.
- Fontanier (1977), *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- Fromilhague, C., (1995), *Les figures de style*, Paris, Nathan.
- Fromilhague, Catherine – Sancier Anne (1991), *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Bordas.
- Galisson, R. et Coste, D., (1976), *Dictionnaire de didactiques de langues*, Paris, Hachette.
- Gardes-Tamine, J., (1996), *La Rhétorique*, Paris, Armand Colin.
- Gary, Marie-Noëlle (1994), « *La notion de connotation* », in littérature n°4, sémantique de l'œuvre littéraire, Paris, Larousse (1971).
- Genette, G. (1966), *Figures I*, Paris, Le Seuil.
- Grice, H.P., (1975), *Logic and conversation*, Trad.fr (1979), *Logique et conversation*, communication N°30, Édition du Seuil.
- Grice, P, (1981), « *Presupposition and conversational implicature* », in Cole P. *radical pragmatics*, New York, Academic press.
- Huisman, Denis et alii, (1993), *Dictionnaire de philosophie*, A-J, PUF.
- Jakobson, R., (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris Minuit.
- KerbratOrecchioni, Catherine (1980), *L'énonciation de la subjectivité langagière*, Armand Colin.

- Kerbrat, O.C., (1986), *L'implicite*, Paris Armand Colin.
- Lamy, B., (1998), *Rhétorique ou l'art de parler*, Paris, PUF.
- Loubet, E., (1954), *La technique de la composition française*, Paris, Édition Magnard.
- Lundquist, Lita (1980), *La cohérence textuelle, syntaxe, sémantique, pragmatique*, Copenhague, NytNordishFortag.
- Maingneneau D. (1976), *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette.
- ./.../.../..., (1993), *Le contexte de l'énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
- Marouzeau, J. (1959), *Précis de stylistique française*, Paris, Masson.
- Martin, Robert (1976), *Inférence, antonyme et paraphrase*, Paris, Kincksieck.
- Moeschler, J et alii (1998), *Le temps des événements, pragmatique de la référence*, Paris, José Corti.
- Nicolas, L. (2001), *Initiation à la stylistique*, Paris, Hachette.
- Nola, B. (2008), *Le vieux nègre et la médaille, Essai d'analyse argumentative*, Harmattan.
- Noumssi, G.M, (2009), *La créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Paris, l'Harmattan.
- Pellat, Martin Jean Christophe et Rioul René (1994) *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 1^{ère} édition.
- Plantin, Ch., (1996), *L'argumentation*, Paris, le Seuil.
- Reggiani, Christelle (2001), *Initiation à la rhétorique*, Paris, Cedex, Hachette.
- Robrieux, J.J., (2000), *Rhétorique et argumentation, 2^e édition*, Paris, Nathan/Her.
- Soutet, O. (1989), *La syntaxe du français*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- Stolz, C. (1995), *Initiation à la stylistique*, Paris, Ellipses.
- Todorov, Tzvetan (1970), « *Problèmes de l'énonciation* », in *langages 17*, pp.3.-11

IV. THÈSE ET MÉMOIRES

- Bouelet, L. G., (2010), *Caricatures et implicite dans le discours de la presse : cas de entre nous jeunes (2008-2010) et le Popoli (2007) (mémoire)* °
- MbaiEock P.B, (2013), *La réception de candide de Voltaire par la censure et les écrivains en Europe au XVIIIe siècle*, (mémoire de DIPES II, ENS de Yaoundé) (mémoire)

MendoZe (1984), *La prose romanesque de Ferdinand Oyono, essai de stylistique structure et d'analyse ethno-structurale*, Paris, (thèse)

Missa Mollo, A.A. (2012), *L'ironie dans Candide de Voltaire*, (mémoire de master, université de Yaoundé I).

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	1
REMERCIEMENTS	iii
RÉSUMÉ.....	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIÈRE PARTIE : LES PRÉALABLES THÉORIQUES.....	8
CHAPITRE PREMIER : LE CONCEPT DE L'IMPLICITE DANS LA LANGUE.....	10
1.1. Les niveaux linguistiques de l'implicite.....	10
1.1.1 Les présupposés.....	10
1.1.1.1 Le présupposé d'ordre logique	11
1.1.1.2 Le présupposé fondé sur l'opinion	11
1.1.2 Les sous-entendus.....	12
1.1.2.1 L'ancrage de sous-entendu	13
1.1.2.2 La genèse du sous-entendu	14
1.1.2.3 La nature du contenu sous-entendu	15
1.2 Les formes de l'implicite.....	16
1.2.1 L'insinuation.....	16
1.2.2 L'allusion.....	17
1.3.3 L'inférence	18
CHAPITRE DEUXIÈME : LES CONSTRUCTIONS COURANTES DE	
L'IMPLICITE	20
2.1. Du mot au texte	20
2.1.1. Le syntagme.....	21
2.1.2. La proposition.....	22
2.2 La phrase	23
2.2.1 La phrase simple.....	24

2.2.2 La phrase complexe	25
2.2.2.1. La juxtaposition	25
2.2.2.2 La coordination	27
2.3 La paragraphe et le texte	28
2.3.1 Le paragraphe	28
2.3.2 Le texte	29
DEUXIÈME PARTIE : LES VALEURS DISCURSIVES DE L'IMPLICITE.....	32
CHAPITRE TROISIÈME : IMPLICITE ET MODALISATION	33
3.1 Les modalités d'énoncés	34
3.1.1. Les substantifs axiologiques	35
3.1.2. Les adjectifs affectifs.....	36
3.1.3. Les verbes subjectifs.....	38
3.1.4 Les adverbes axiologiques.....	39
3.2. Les modalités d'énonciation.....	40
3.2.1. La modalité interrogative	41
3.2.2. La modalité déclarative	42
3.2.3 La modalité exclamative.....	44
3.2.4 La modalité injonctive	45
CHAPITRE QUATRIÈME : LES EFFETS DE SENS	47
4.1 Le détournement de patronymes	48
4.1.1. Les noms appréciatifs	48
4.1.2 Les noms dépréciatifs	49
4.2. Quelques catégories doxiques	50
4.2.1. L'amour et la pitié	51
4.2.2. La haine et l'intolérance	52
4.2.3 La dérision	53
4.3. Les valeurs illocutoires.....	53
4.3.1 La valeur assertive	54
4.3.2 La valeur interrogative	54
4.3.3 La valeur injonctive.....	55
4.4. Les actes de langage indirects	55
4.4.1 La dérivation allusive	56
4.4.2 Le trope implicatif	56

4.4.3 Le trope illocutoire	57
CHAPITRE CINQUIÈME : LA FIGURATION.....	58
5.1. Les principales figures du discours	59
5.1.1. Les figures de sens.....	59
5.1.1.1 La comparaison.....	59
5.1.1.2. La métaphore	61
5.1.1.3. La périphrase	61
5.1.2 Les figures de pensée.....	62
5.1.2.1 L’hyperbole ou figure d’intensité	63
5.1.2.2 L’apostrophe	64
5.1.2.3 L’hypotypose	65
5.1.3 Les figures de construction.....	66
5.1.3.1 L’antithèse	66
5.1.3.2 L’oxymore	68
CONCLUSION GÉNÉRALE	70
BIBLIOGRAPHIE	73